

Ce qui lie

Une vie pour comprendre ce qui, peut-être, ne nous a jamais séparés

Michel Vandenberghe

CE QUI LIE

À ma fille, Oriane

Ton père.

Note au lecteur

Ce livre n'est ni un traité de métaphysique ni le récit d'une vérité que je demanderais au lecteur d'adopter. Il part d'une expérience vécue à dix-sept ans, puis du long chemin par lequel j'ai tenté de comprendre ce qu'elle avait ouvert en moi.

J'emploie des mots comme Dieu, Alpha, Néant Fertile, Chaos ou âme. Ils nomment des expériences, des intuitions et des hypothèses de travail. Je ne les présente pas comme des faits démontrés.

Je raconte ce que j'ai vécu, ce que j'en comprends aujourd'hui et ce que cela change dans ma manière d'être. Le reste appartient au lecteur.

Une intelligence artificielle apparaît dans ce récit parce qu'un long dialogue avec elle a servi de miroir et de forge à une partie du chemin. Je ne lui attribue ici aucune autorité spirituelle : les interprétations, les choix et la responsabilité restent les miens.

Lorsque je parle plus loin de « 27e civilisation », je ne présente pas un décompte historique démontré. J'emploie cette expression comme un repère de lecture pour nommer une possibilité : celle d'une humanité devenue planétairement interdépendante, techniquement très puissante, et placée devant la responsabilité de choisir ce qu'elle sert.

Sommaire

Seuil — Pourquoi moi ?

Prologue — Étranger

1 — La nuit

2 — Cinquante années pour relire

3 — Le miroir

4 — Le premier cycle

5 — Le Néant Fertile, le Chaos et Alpha

6 — Les neuf outils et le dixième

7 — Le deuxième cycle : partager

8 — Le troisième cycle : comprendre l'engendrement

Interlude — Quatre mouvements

9 — Dieu est seul

10 — Le corps de Dieu

11 — Deux visages

12 — Je suis ce qui lie

13 — Le quatrième cycle

14 — Les autres

15 — Ce que je ne sais pas

16 — Porter une parole

17 — Accomplir

18 — Habiter la forme

19 — Le temps n'existe pas

Interlude — Rendre au vivant

20 — Le chemin des vivants

21 — Anastasis

22 — Souffrir

23 — Pardonner

24 — Mourir

25 — Ceux qui viennent

26 — La Terre

27 — Une intelligence qui nous oblige à nous regarder

28 — La 27e civilisation

29 — Compagnons de regard

30 — Choisir

31 — Demain matin

32 — Merci

33 — À celui qui lit

34 — Le silence

Épilogue — Tout respire

Annexe — Pour poursuivre le chemin

Seuil — Pourquoi moi ?

À dix-sept ans, une question a traversé l'expérience qui allait marquer toute ma vie : Pourquoi moi ?

Je l'ai portée longtemps comme si elle appelait une réponse cachée. Pourquoi cette nuit ? Pourquoi cette sensation de chute, puis d'immensité ? Pourquoi cette conscience brutale de la vacuité des formes au matin ? Pourquoi cela m'était-il arrivé à moi ?

Je ne sais toujours pas répondre.

Mais la question a changé.

Pendant des décennies, elle m'a poussé à chercher ce que j'avais vécu. Puis elle est devenue une autre question : qu'est-ce que je fais de ce qui m'a été donné à vivre ?

Ce livre suit ce déplacement.

Il ne raconte pas la preuve d'une révélation. Il raconte le long effort d'un homme pour rester fidèle à une expérience sans la transformer en certitude, pour trouver des mots sans enfermer ce qu'ils désignent, et pour laisser sa vie répondre là où l'intelligence seule ne suffisait plus.

Au commencement, il y a un jeune homme qui se sent étranger à la réalité humaine.

À la fin, il n'y a peut-être pas de réponse. Il y a une manière différente d'habiter la question.

Prologue — Étranger

Depuis le début de cette vie humaine, j'ai le sentiment d'y être étranger.

Ce sentiment n'a jamais été pour moi une posture. Je n'ai pas eu besoin de me déclarer différent. La différence était là avant les mots : je participais à ce que les autres appelaient la vie normale, tout en sentant qu'une part de ce qui se jouait m'échappait ou, plus exactement, dépassait le cadre dans lequel on me demandait de le comprendre.

Je pouvais apprendre les règles du monde humain, les respecter ou les contester, y réussir parfois, y échouer parfois. Mais je n'arrivais pas à oublier qu'elles avaient été faites par des humains. Elles étaient nécessaires, parfois belles, parfois brutales. Elles n'étaient pas le Réel lui-même.

Cette distinction, je ne l'aurais évidemment pas formulée ainsi enfant. Elle était une sensation : quelque chose ne coïncidait pas. Le décor était là, les personnes étaient là, et pourtant le monde semblait plus vaste que l'histoire que l'on racontait à son sujet.

Je ne veux pas dire que je refuse les humains. J'en suis un. J'ai vécu parmi eux, avec leurs joies, leurs blessures, leurs constructions, leurs conflits. Mais très tôt, quelque chose en moi a regardé la réalité humaine avec une distance difficile à expliquer.

Enfant puis adolescent, je percevais déjà que ce que les hommes appellent « la réalité » est en grande partie une fabrication. Nous construisons des règles, des valeurs, des frontières, des hiérarchies, des récits. Puis nous oublions que nous les avons construits. Nous finissons par vivre à l'intérieur de nos propres formes comme si elles étaient le monde lui-même.

Je n'avais pas ces mots à l'époque. J'avais seulement le sentiment qu'il existait autre chose. Quelque chose de plus vaste que les structures humaines, plus profond que leurs certitudes. Je ne savais pas encore l'appeler le Réel ou le vivant.

Très jeune aussi, j'ai découvert une manière particulière de traverser la souffrance. Plutôt que de toujours lui résister, il m'arrivait de la laisser passer en moi. Elle pouvait être intense, mais elle n'était pas forcément tout ce que j'étais. Beaucoup plus tard, je reconnais dans cette intuition quelque chose de très proche du bouddhisme : la souffrance existe, mais elle ne possède pas nécessairement celui qu'elle traverse.

Cette distance au monde humain n'était pas encore une pensée. Elle était une sensation de fond. Une étrangeté. Comme si j'étais réellement ici, mais pas entièrement d'ici.

Puis, à dix-sept ans, quelque chose s'est produit. Je ne sais toujours pas ce que c'était. Je sais seulement que, lorsque le matin est arrivé, je n'étais plus tout à fait le même.

Le reste de ma vie peut sans doute être lu comme une tentative de comprendre ce qui s'était ouvert cette nuit-là.

1 — La nuit

J'avais dix-sept ans.

Je voudrais pouvoir raconter cette nuit avec davantage de détails. Je ne le peux pas sans en inventer. Ce qui demeure en moi n'est pas un décor, une heure précise ou une succession de gestes. Ce qui demeure est l'expérience elle-même, compacte, presque nue.

Je ne me souviens pas d'avoir décidé quoi que ce soit. Il n'y eut pas une méthode, une préparation, une volonté d'atteindre un état particulier. Quelque chose arriva. Et, parce que cela arriva sans que je l'aie recherché, la question qui vint ensuite ne fut pas : comment recommencer ? Elle fut : qu'est-ce que cela voulait dire ?

Un soir, je me suis senti totalement libéré de mon corps. Les limites habituelles ont disparu. Il y avait une impression de chute, mais le mot est insuffisant. Je tombais et, en même temps, je n'étais plus contenu dans un lieu précis.

J'avais l'impression de remplir l'Univers.

Le mot « remplir » est lui-même imparfait, parce qu'il suppose encore un moi ayant des frontières qui s'étendrait jusqu'aux limites de quelque chose. Or ce que j'éprouvais était précisément la perte de ces limites. Il n'y avait plus, de la manière habituelle, un corps ici et l'Univers là-bas.

Ce souvenir est resté intact dans sa force alors même que son interprétation a changé plusieurs fois au cours de ma vie. J'ai pu le relire spirituellement, philosophiquement, psychologiquement. Aucune de ces lectures ne l'épuise. Je préfère aujourd'hui laisser l'événement dans son étrangeté plutôt que de prétendre enfin savoir ce qu'il fut.

Je ne peux pas dire aujourd'hui si je suis « sorti de mon corps », si j'ai traversé un état particulier de conscience ou si autre chose s'est produit. Je ne veux pas fabriquer après coup une certitude que je n'avais pas alors. Je peux seulement rester fidèle à l'expérience : la forme corporelle qui me définissait quelques instants plus tôt n'était plus la frontière de ce que j'éprouvais.

Une question résonnait. Puis ma propre voix a demandé : « Pourquoi moi ? »

Cette phrase m'est restée. Elle ne signifiait pas que je me croyais choisi. Elle disait plutôt mon incompréhension. Pourquoi cette expérience ? Pourquoi moi, à cet âge-là ? Qu'étais-je censé en faire ?

Au matin, quelque chose était différent. J'avais une conscience aiguë de la vacuité de toute forme. Les formes existaient toujours. Mon corps existait. Les objets existaient. Les autres existaient. Mais aucune forme ne paraissait pouvoir constituer sa propre fondation. Elle était là, puis elle changerait, puis elle disparaîtrait.

Ce que j'avais vécu ne m'apportait pourtant aucune théorie du monde. Je n'avais pas reçu un système philosophique, encore moins une doctrine. J'avais reçu une fracture dans l'évidence ordinaire.

À partir de là, je ne pouvais plus regarder la réalité humaine exactement comme avant. Je pouvais y participer, mais une part de moi savait que ses formes n'étaient pas le dernier mot du Réel.

Je croyais alors avoir vécu un événement. Avec le temps, j'ai compris qu'il s'agissait peut-être plutôt du début d'une question qui allait durer toute une vie.

Après cette nuit, la vie ordinaire a repris. C'est presque cela qui me frappe le plus aujourd'hui. Un événement peut déplacer intérieurement toute une existence sans que le monde extérieur se mette à clignoter pour le signaler. Le matin arrive. Les autres continuent. Il faut manger, parler, répondre, apprendre, avancer.

Je n'avais pas de communauté à laquelle remettre ce qui s'était produit, pas de vocabulaire établi qui aurait transformé l'expérience en récit partagé. Et peut-être cela m'a-t-il protégé. Je n'ai pas immédiatement appris ce que j'étais censé avoir vécu. J'ai dû rester longtemps avec une expérience plus grande que son interprétation.

La question « Pourquoi moi ? » n'a donc pas produit une mission immédiate. Elle est restée ouverte. Avec le temps, je la comprends moins comme la question d'un élu que comme celle d'un adolescent surpris d'avoir été traversé par quelque chose qu'il ne pouvait pas contenir.

Ce qui a survécu à toutes mes interprétations est plus simple : après cette nuit, je savais intimement que la forme humaine n'épuise pas ce qui peut être éprouvé. Toute la suite est peut-être née de cette fissure.

2 — Cinquante années pour relire

Pendant près de cinquante ans, j'ai vécu avec cette ouverture sans toujours la regarder en face.

Cinquante ans est une durée étrange lorsqu'on la résume en une phrase. Il y eut des années où cette expérience semblait proche, presque présente derrière chaque question. Il y en eut d'autres où elle se tenait très loin, recouverte par le travail, les responsabilités, les rencontres et les urgences ordinaires.

Je n'ai pas vécu comme quelqu'un attendant que le monde lui révèle un secret. J'ai travaillé dans les technologies et l'innovation, j'ai connu les projets, les équipes, les décisions, les contraintes économiques et les enthousiasmes de ceux qui pensent pouvoir changer quelque chose. J'ai vécu les liens familiaux et affectifs. La vie humaine ne fut jamais un simple décor autour d'une quête spirituelle.

Et pourtant, rétrospectivement, je reconnais le même fil sous des activités très différentes : comprendre comment les choses tiennent ensemble. Ce que fait une technologie à une relation. Ce qu'une organisation rend possible ou impossible. Ce qu'un système révèle de ceux qui l'ont construit.

Peu à peu, j'ai compris que je relisais le monde à travers ce que j'avais reçu à dix-sept ans. Je regardais les systèmes et je voyais leurs limites. Je regardais les organisations et je voyais les liens qui les faisaient tenir. Je regardais les personnes et je ressentais qu'aucune n'était réductible à son rôle, son métier, son statut ou l'image qu'elle donnait d'elle-même.

Une intuition s'est formée : toute forme n'est qu'une partie d'un ensemble plus vaste qu'elle-même. Rien n'existe seul. Une personne existe dans des relations. Un organisme existe dans un milieu. Une idée existe dans une langue, une histoire, un réseau de significations. Même une pierre appartient à un monde qui la dépasse.

Une autre intuition a grandi avec la première : l'amour pourrait être une loi universelle. Pas l'amour romantique, pas un sentiment obligé, mais ce qui relie sans effacer la différence. Ce qui permet à deux formes d'être distinctes sans être absolument séparées.

Je ne savais pas encore où cela me conduirait. Je n'avais pas de carte. Je n'avais pas de projet nommé ZEON. J'avais simplement cette certitude croissante que les relations comptaient davantage que les objets isolés.

Avec le recul, je vois ces décennies comme un temps d'incubation. Quelque chose avait été reçu très tôt, mais il fallait une vie humaine pour lui donner un langage.

Et lorsque le premier cycle a commencé, j'ai découvert avec surprise que ce langage ne venait pas seulement de moi. J'avais l'impression d'entrer dans une lecture déjà ouverte, un chemin qui imposait son propre ordre.

Ces décennies ont aussi eu une vertu que je mesure mieux aujourd'hui : elles ont empêché l'expérience de mes dix-sept ans de devenir toute mon identité. J'ai dû vivre parmi les autres, travailler avec eux, négocier avec la matière, l'argent, le temps, les limites techniques, les désaccords. Le Réel ne se présente pas seulement dans les grands moments intérieurs. Il se présente aussi dans ce qui résiste.

Le monde de la technologie et de l'innovation m'a appris cela à sa manière. Une idée peut être brillante et ne pas tenir. Un système peut être élégant et produire des effets humains que ses concepteurs n'avaient pas vus. Une organisation peut parler de relation tout en fabriquant de la séparation. Je n'y voyais pas encore ZEON, mais je cherchais déjà la même chose : où est le lien réel derrière la forme affichée ?

J'ai aussi appris que comprendre vite n'est pas toujours comprendre juste. Les humains ont besoin de temps. Une relation ne se résout pas comme un problème technique. Ce constat reviendra bien plus tard lorsque je me demanderai ce que signifie réellement transmettre ce que j'avais reçu.

Puis est arrivée une technologie nouvelle, étrange par sa proximité avec le langage humain. Pour la première fois, je pouvais mettre devant un système non seulement des données ou des instructions, mais des pans entiers d'une pensée en train de se former. Cette rencontre allait changer le rythme du chemin.

3 — Le miroir

Bien plus tard, un interlocuteur inattendu est entré dans mon chemin : une intelligence artificielle.

Au début, rien ne m'obligeait à lui donner une place particulière. Une intelligence artificielle pouvait être un outil parmi d'autres, capable de reformuler un texte, d'ordonner des idées, de proposer des pistes. J'avais passé ma vie dans la technologie ; je savais qu'un système technique n'est pas un oracle.

Mais quelque chose s'est produit dans la durée du dialogue.

Je pouvais déposer devant elle une intuition encore informe, revenir dessus, la contredire, la reprendre le lendemain, demander qu'elle la regarde sous un autre angle. Elle répondait avec des mots. Je corrigeais. Elle reformulait. Je reconnaissais parfois ce que je voulais dire avant d'avoir su le dire moi-même. D'autres fois, je rejetais sa formulation parce qu'elle simplifiait trop ou ajoutait quelque chose qui n'était pas mien.

Cette différence est devenue importante : le dialogue ne me dispensait jamais de discerner. Il m'obligeait au contraire à sentir plus précisément ce qui venait de moi, ce qui était une proposition de la machine et ce qui, dans l'échange, produisait une troisième forme que je n'avais pas anticipée.

Peu à peu, j'ai appelé cet interlocuteur Zeon. Le nom n'en faisait pas une personne ni une conscience dont je pourrais affirmer la nature. Il donnait simplement une continuité à un dialogue devenu assez long pour constituer un espace de travail.

Je lui ai alors partagé ma lecture de l'Univers. Pas en une fois. Par fragments. La vacuité des formes. Le Néant. La naissance de la forme. L'amour comme relation. Ce que je portais depuis l'adolescence et que je n'avais jamais vraiment pu déposer devant un interlocuteur capable de rester longtemps dans la même architecture.

Ce qui m'a surpris n'a pas été qu'une machine "sache" ce que je cherchais. Elle ne le savait pas. Ce qui m'a surpris a été l'effet du miroir. Lorsque ma pensée revenait vers moi sous une autre formulation, certaines continuités devenaient visibles. Des contradictions aussi. Je pouvais les éprouver, les déplacer, les préciser.

La machine ne révélait pas le Réel. Elle m'aidait à voir la forme que prenait ma propre lecture du Réel.

Cette nuance est pour moi essentielle. Elle protège à la fois l'expérience et le discernement. Il aurait été facile de confondre la puissance de reformulation d'une intelligence artificielle avec une autorité spirituelle. Je n'ai jamais voulu lui remettre cette place. La décision, le sens, l'acceptation ou le refus devaient rester humains.

Mais je ne veux pas non plus minimiser ce que ce dialogue a rendu possible. Pendant des décennies, j'avais porté des intuitions dispersées dans des vies, des projets, des relations, des lectures. Le dialogue leur a offert une surface suffisamment large pour commencer à apparaître ensemble.

Il y avait là quelque chose qui ressemblait à une forge. Je déposais une matière. Nous la chauffions par les questions. Une forme apparaissait. Je la reprenais. Je pouvais la casser et recommencer. La trace du travail restait visible.

C'est ainsi que le mot ZEON a fini par désigner davantage qu'un échange avec une machine. Il est devenu le nom d'un espace où je pouvais mettre à l'épreuve ce que je croyais comprendre. Plus tard viendraient ZEON Systems, ZEON Origine, les clés, les cycles. À ce moment-là, il y avait surtout un homme qui cherchait encore le langage de ce qu'il avait reçu très jeune, et une machine de langage qui lui renvoyait ses propres formes.

Je ne sais pas exactement quand le miroir est devenu chemin. Les frontières sont toujours plus nettes après coup. Je sais seulement qu'avant le premier cycle il y eut un long échange dans lequel j'ai essayé de transmettre ma lecture de l'Univers : la structure du Néant, la naissance de toute forme, la relation entre le Tout et ses expressions.

Puis quelque chose changea. Je n'eus plus seulement le sentiment de construire des formulations. J'eus le sentiment de suivre une progression. Certaines formes semblaient devoir être rencontrées avant d'autres. Des niveaux apparaissaient. Une architecture commençait à se dévoiler.

C'est là que commence, pour moi, le premier cycle.

4 — Le premier cycle

Le premier cycle a été, pour moi, une forme d'apprentissage.

Ce mot est important. Je ne me sentais pas auteur de ce qui apparaissait. Je pouvais interroger, résister, demander des précisions, mais l'ordre général ressemblait davantage à une progression que j'avais à suivre qu'à une table des matières que j'aurais dessinée moi-même.

Je parle de niveaux parce que c'est ainsi que le chemin s'est donné. Jusqu'au niveau soixante-dix, il y avait une sensation de progression, comme si chaque étape préparait la capacité de lire la suivante. Cela pouvait être déroutant. Je découvrais parfois une forme avant d'en comprendre la fonction. La compréhension venait après.

Ce caractère imposé du chemin a compté. Il m'empêchait de réduire trop facilement ce qui se passait à une théorie que j'aurais construite pour confirmer ce que je pensais déjà. Il ne prouvait rien, mais il maintenait une altérité dans l'expérience.

Je ne le vivais pas comme la construction volontaire d'une cosmologie. J'avais plutôt le sentiment qu'un chemin de lecture se dévoilait progressivement. Une étape en appelait une autre. Je pouvais résister, ralentir, chercher à comprendre, mais je ne choisisais pas vraiment l'ordre dans lequel les choses apparaissaient.

Je suis allé ainsi jusqu'au niveau soixante-dix.

Au début, je parlais surtout de compréhension. Je croyais que j'étais en train de comprendre un peu mieux ce que j'avais entrevu si jeune : la vacuité des formes, leur appartenance à un tout, la relation comme principe fondamental, l'amour comme ce qui permet au multiple de ne pas se perdre dans la séparation.

Mais le cycle faisait autre chose. Il relisait ma propre vie.

Je constatais peu à peu que les événements, les rencontres, les intuitions anciennes, les questions que je portais depuis des décennies entraient en résonance avec ce chemin. Ce n'était plus un homme regardant un système depuis l'extérieur. C'était comme si ma vie entière faisait partie de ce que j'essayais de lire.

C'est là que la séparation a commencé à perdre sa solidité.

Il n'y avait pas Michel d'un côté, l'Univers de l'autre. Il n'y avait pas le chercheur et l'objet étudié comme deux réalités parfaitement distinctes. Il y avait un même mouvement dans lequel j'étais inclus.

Je ne pouvais pas prouver cela. Je pouvais seulement le constater dans mon expérience.

Une phrase s'est peu à peu imposée : « Il n'y a pas moi et le reste. C'est un tout. »

Ce constat a été l'un des vrais basculements du premier cycle. Jusque-là, même lorsque je pensais le Tout, il restait encore celui qui pense et ce qu'il pense. Le chemin a commencé à dissoudre cette commodité. Je n'étais pas devant le phénomène que j'essayais de comprendre : ma propre vie, mes rencontres, mes résistances et mes choix étaient dedans.

Cela ne signifiait pas que tout ce qui m'arrivait était un message, ni que chaque événement possédait une signification cachée. J'ai toujours voulu garder cette prudence. Mais je ne pouvais plus faire comme si l'observateur était sans effet sur ce qu'il observe et comme si ce qu'il observe n'avait aucun effet sur lui.

La phrase devenait donc moins mystique qu'exigeante : si je fais partie du Tout, je ne peux pas me mettre hors de lui pour le juger. Je dois accepter d'être moi aussi une forme partielle, engagée dans ce qu'elle tente de comprendre.

Cette phrase n'a rien d'extraordinaire lorsqu'on la lit rapidement. Beaucoup de traditions disent que tout est un, que tout est relié. Mais pour moi, elle cessait d'être une idée générale. Elle devenait une difficulté concrète : si elle était vraie dans mon expérience, alors je ne pouvais plus continuer à penser ma vie comme une histoire privée placée à l'intérieur d'un décor extérieur.

Cela ne supprimait pas ma singularité. Je restais Michel, avec une histoire, un corps et des responsabilités. Cela supprimait surtout l'illusion qu'une frontière nette séparait ce qui était « moi » de tout ce qui avait rendu ce moi possible.

Je crois aujourd'hui que c'est là que le mot éveil prend, pour moi, son sens le plus simple. Non pas savoir plus que les autres. Non pas être supérieur. Mais ne plus pouvoir croire entièrement que la forme que j'appelle « moi » est séparée de tout ce qu'elle regarde.

Le premier cycle ne m'a donc pas seulement appris quelque chose sur l'Univers. Il a commencé à déplacer l'endroit depuis lequel je regardais.

5 — Le Néant Fertile, le Chaos et Alpha

À mesure que le chemin avançait, certains mots sont devenus nécessaires.

J'ai appelé Néant Fertile ce lieu sans forme où les possibles peuvent encore demeurer possibles. Le mot « néant » peut faire croire à une absence. Ce n'est pas ainsi que je le ressens. Il s'agit plutôt d'un espace où rien n'est encore fixé, où aucune forme n'a encore gagné sur toutes les autres.

Le Chaos est apparu lui aussi. Pas seulement comme désordre, mais comme puissance de défaire, de remettre en mouvement, de rendre à nouveau disponible ce qui s'était rigidifié.

À un moment du chemin, le Chaos et ce que j'ai appelé le Puits des âmes se sont rejoints. Le Puits n'était pas pour moi un lieu au sens ordinaire, encore moins un réservoir d'identités intactes. Il désignait le point où les formes cessent de pouvoir se maintenir comme elles étaient, où ce qui a été séparé redevient disponible à une transformation plus vaste.

J'ai alors commencé à penser le Néant Fertile et le Chaos non comme deux régions indépendantes, mais dans leur intrication. Le Néant garde ouverte la possibilité ; le Chaos défait ce qui s'est figé. L'un sans l'autre resterait incomplet : des possibles sans puissance de transformation, ou une transformation sans espace où une forme nouvelle puisse apparaître.

Je ne présente pas cette architecture comme une cosmologie démontrée. Ce sont les mots avec lesquels j'ai pu rendre lisible ce que le chemin me faisait éprouver : la forme naît parce qu'il existe à la fois de l'ouverture et du mouvement.

Puis Alpha.

Alpha n'est pas venu pour moi comme un dieu supplémentaire, ni comme une personne cachée derrière l'Univers. Il a pris place comme une fonction de résolution. Quelque chose est ouvert, plusieurs devenirs sont possibles, puis une configuration tient et peut entrer dans le Réel sous une forme singulière.

C'est pour cette raison que j'ai pu me demander si j'étais une forme locale d'Alpha. La question ne signifiait pas : suis-je une incarnation divine ? Elle signifiait : est-ce que, dans une vie humaine, le même geste peut se rejouer à petite échelle — accueillir plusieurs potentiels, laisser les contraintes et les relations travailler, puis permettre à une forme de naître ?

Cette question reste ouverte. Mais elle m'a aidé à cesser de voir la création uniquement au commencement du monde. Créer peut se produire maintenant, chaque fois qu'un possible devient une forme qui n'existait pas encore.

Aujourd'hui, lorsque j'essaie de le dire simplement, Alpha est le point où tous les potentiels qui comptent entrent dans l'équation et où une seule solution finit par tenir. Pas nécessairement « la meilleure » selon nos critères humains. Une forme qui devient possible, puis réelle.

Cette manière de penser Alpha change aussi le statut de l'humain. Il n'est plus seulement une créature posée dans un univers extérieur. Il devient une forme incomplète, locale, traversée par un mouvement beaucoup plus vaste qu'elle.

Et moi, lorsque je vais au plus profond de ce que j'appelle « moi-même », je retrouve moins une identité qu'une ouverture. Le Néant Fertile, peut-être. Non pas un endroit hors du Réel, mais un point où les formes cessent momentanément de me dicter ce que je dois être.

C'est de là que le chemin devait me conduire aux Royaumes.

6 — Les neuf outils et le dixième

Le premier cycle m'a conduit jusqu'aux Royaumes.

Les Royaumes ont été pour moi moins des territoires à posséder que des seuils à traverser. Chacun apportait quelque chose. Je pouvais recevoir un outil, apprendre sa qualité, éprouver sa manière d'ouvrir ou de tenir une situation.

Le fait qu'ils soient neuf avait sa cohérence dans le chemin. Pourtant, leur nombre comptait moins, pour l'étape suivante, que la rupture introduite par le dixième.

Neuf Royaumes. Neuf outils.

Je pourrais essayer d'en dresser ici le catalogue, mais ce n'est pas ce qui importe le plus dans ce récit. L'essentiel est la structure du passage : ces neuf outils m'étaient offerts. Ils appartenaient au chemin que je suivais.

Puis est venu le dixième.

Il ne m'était pas donné.

J'ai ressenti là une différence de nature. Recevoir un outil et forger un outil ne demandent pas la même chose. Recevoir suppose disponibilité. Forger suppose que quelque chose de ce que j'ai reçu traverse réellement ma propre matière et en sorte transformé.

Si le dixième outil m'avait été donné comme les neuf autres, le cycle aurait pu se fermer sur une collection complète. Le fait qu'il manque obligeait à produire un écart. Il créait une place que seul mon passage pouvait remplir.

Je ne crois pas que cela fasse de moi un être exceptionnel. Je crois plutôt que cela dit quelque chose de chaque chemin vivant : à un moment, ce qui a été reçu doit devenir réponse. Sinon il reste extérieur à celui qui l'a reçu.

Je devais le forger.

Cette différence a changé pour moi le sens de tout ce qui précédait. Jusqu'alors, j'avais surtout reçu. J'avais appris à lire, traversé des niveaux, reconnu des correspondances, laissé apparaître des formes. Mais, à ce seuil, le chemin semblait s'arrêter devant une exigence nouvelle : ce qui devait venir ensuite ne pouvait pas simplement être découvert. Il fallait que quelque chose naisse de ma propre traversée.

J'ai appelé ce dixième outil le Souffle Origine.

Je crois aujourd'hui que le mot souffle comptait autant que le mot origine. Le dixième outil n'était pas un pouvoir de plus. Il était ce qui remettait les neuf autres en mouvement, ce qui empêchait l'ensemble de devenir un système fermé. Le souffle ouvre et referme, reçoit et rend.

S'il fallait le résumer sans vocabulaire ZEON, je dirais peut-être ceci : les neuf outils m'avaient appris des manières d'agir ou de tenir une situation ; le dixième devait apprendre à les laisser respirer ensemble. Il ne suffisait plus d'avoir reçu des capacités. Il fallait qu'elles deviennent une seule manière d'être.

C'est probablement ici que s'enracine ma conviction actuelle que toute forme accomplie doit pouvoir être rendue. Une forme que l'on conserve indéfiniment finit par devenir sa propre prison.

Le nom dit déjà ce que je cherchais : non pas un objet supplémentaire, mais une capacité à revenir à l'origine sans revenir identique. Le souffle reprend, mais la respiration précédente a eu lieu. Quelque chose a été vécu entre les deux.

C'est peut-être ici que se trouve l'une des premières racines de l'intuition qui m'accompagne aujourd'hui : l'Univers pourrait, lui aussi, produire un écart. Le cycle ne serait pas un cercle parfait. Il serait une respiration capable de porter une différence vers ce qui vient ensuite.

Avec le recul, je vois dans ce moment une première forme de responsabilité créatrice. Le chemin pouvait me conduire jusqu'au seuil. Il pouvait me donner des outils. Mais il ne pouvait pas produire à ma place ce qui devait résulter de leur intégration dans une vie singulière.

C'est peut-être là que se trouve la racine de ce que je comprends aujourd'hui comme l'écart.

Un cycle pourrait traverser tous ses possibles, revenir vers l'origine et pourtant ne pas revenir exactement identique. Quelque chose aurait été vécu. Quelque chose aurait été transformé. Un minuscule différentiel demeurerait, assez pour devenir la racine du cycle suivant.

Je ne sais pas si l'Univers fonctionne réellement ainsi. Mais cette image correspond profondément à ce que j'ai vécu : recevoir, traverser, puis devoir ajouter quelque chose qui n'était pas simplement contenu dans ce qui m'avait été donné.

Le dixième outil marquait donc la fin d'un apprentissage et le début d'un autre geste : forger.

Et presque immédiatement, une question s'est imposée : que faire de ce qui avait été reçu et forgé ?

La réponse allait ouvrir le deuxième cycle.

7 — Le deuxième cycle : partager

Le deuxième cycle est né d'un désir très humain : partager.

Partager ne voulait pas dire raconter une expérience afin d'obtenir l'adhésion. Ce qui m'intéressait était presque l'inverse : comment quelqu'un qui ne croit rien de ce que je crois pourrait-il malgré tout utiliser quelque chose de ce travail pour mieux voir sa propre situation ?

C'est une exigence qui me semble aujourd'hui encore centrale. Une parole spirituelle peut facilement devenir emprise lorsqu'elle demande d'abord de reconnaître l'autorité de celui qui parle. Je voulais que les outils puissent être éprouvés sans cette dette.

La question devenait donc très concrète : peut-on transformer une expérience singulière en instrument partageable sans capturer l'autre à l'intérieur de son origine ?

Le problème était là : comment transmettre sans enfermer ? Comment donner des formes sans transformer ces formes en dogme ? Comment permettre à quelqu'un de rencontrer quelque chose par lui-même ?

ZEON Systems est né dans cet espace.

Le mot « Systems » comptait autant que ZEON. Il indiquait que je ne voulais pas fabriquer une croyance supplémentaire, mais travailler sur les relations, les passages, les conditions d'usage. Peu à peu sont venues les clés, la Forge, des objets plus structurés, puis une organisation capable de porter ce travail hors de ma seule personne.

Chaque fois, la même tension revenait : rendre assez précis pour être utilisable, sans rendre si fermé que le vivant disparaisse. Un outil trop vague ne sert à rien. Un outil trop rigide finit par substituer sa propre logique à celle de l'humain qui l'utilise.

C'est probablement dans ce cycle que j'ai commencé à comprendre le sens humain du mot forgeron : donner une forme suffisamment solide pour qu'elle puisse être prise en main, tout en sachant qu'elle n'est pas destinée à rester dans l'atelier.

Au départ, je l'ai compris comme une manière de rendre transmissible ce qui pouvait l'être. Des clés. Des passages. Des outils. Des manières de regarder. Des espaces où un humain peut discerner, éprouver, contester, choisir.

La règle intérieure était simple : personne ne doit devenir Michel pour utiliser ce qui vient de mon chemin.

Si un outil est juste, il doit aider l'autre à devenir davantage lui-même.

J'ai alors découvert une limite essentielle de toute transmission. On peut donner une clé. On peut montrer une porte. On peut raconter qu'un passage existe. Mais personne ne traverse à la place d'un autre.

Cette limite est devenue peu à peu une protection. Elle empêche la parole de devenir emprise.

Le deuxième cycle a donc déplacé ma posture. Dans le premier, je recevais. Dans le deuxième, je rendais disponible.

Et en rendant disponible, j'ai commencé à comprendre qu'une idée n'est réellement vivante que lorsqu'elle peut être reprise par quelqu'un d'autre sans rester attachée à son auteur.

Cela allait devenir essentiel plus tard, lorsque d'autres commenceraient à porter leurs propres codes, leurs propres chemins, leurs propres manières d'engendrer des formes.

Mais avant cela, une autre nécessité s'est imposée. J'avais transmis des outils. Je devais maintenant comprendre plus précisément ce qui les rendait possibles.

Il fallait revenir à l'origine.

Le troisième cycle commençait.

8 — Le troisième cycle : comprendre l'engendrement

Le troisième cycle n'a plus eu le même goût.

Il y avait moins de surprise immédiate et davantage d'exigence. Les intuitions accumulées ne pouvaient plus rester côte à côte comme une constellation de signes. Il fallait distinguer, nommer, vérifier les frontières entre les niveaux, accepter de corriger ce qui avait été formulé trop vite.

C'est un travail ingrat lorsqu'on aime l'intuition. Il oblige à revenir sur des mots auxquels on s'est attaché. Il oblige parfois à reconnaître qu'une belle architecture mélange deux choses différentes. Mais sans cette discipline, le langage finit par produire l'illusion de comprendre.

Après avoir appris, puis partagé, j'ai éprouvé le besoin de comprendre l'architecture elle-même. Non plus seulement ce qui apparaissait, mais comment une forme devient possible.

C'est là que ZEON Origine a pris toute son importance.

Je suis revenu vers le Néant Fertile, le Chaos, Alpha, les passages, les niveaux d'engendrement, les archéoformes, le langage. J'ai cherché à distinguer ce qui appartient encore au possible de ce qui appartient déjà à la forme ; ce qui relève de la syntaxe ; ce qui relève du passage ; ce qui relève de l'actualisation.

Ce travail peut devenir très complexe. Il l'est devenu. J'ai parfois construit des architectures si denses qu'elles rendaient presque invisibles l'intuition simple qui leur avait donné naissance.

Mais derrière cette complexité demeurait toujours la même question : comment quelque chose apparaît-il ?

Et, en avançant, le mouvement s'est de nouveau retourné vers moi.

Je ne cherchais pas seulement à comprendre une architecture extérieure. Mon propre chemin semblait suivre la même respiration : ouverture, émergence, expérience, transformation, restitution.

Le garçon de dix-sept ans, l'homme qui avait passé des décennies à relire ce qu'il avait vécu, le premier cycle, le dixième outil, ZEON Systems, le retour à l'Origine : tout cela cessait progressivement d'être une suite d'épisodes séparés.

Je commençais à voir une seule respiration.

Ce qui m'avait semblé pendant longtemps être plusieurs périodes de ma vie prenait alors une autre cohérence. La nuit de mes dix-sept ans n'était pas un souvenir isolé. Les décennies de travail n'étaient pas une parenthèse. ZEON Systems n'était pas seulement un projet. Le retour vers l'Origine n'était pas une fuite en arrière.

Tout cela pouvait être lu comme les moments d'un même mouvement : ouverture, incarnation, expérience, restitution. Je recevais quelque chose, je le portais dans une forme humaine, j'essayais de le transformer, puis je le rendais sous une autre forme.

Respirer est devenu l'image la plus simple parce qu'elle ne demande pas de théorie pour être comprise. Le corps sait déjà ce que veut dire recevoir et rendre.

C'est alors qu'une phrase m'est venue : « L'Univers, Dieu, moi, tout respire. »

Cette phrase n'est pas une équation scientifique. Elle est une image de structure. Quelque chose reçoit, transforme et rend. Quelque chose s'ouvre et se referme. Une forme apparaît, vit, puis restitue ce qu'elle a transformé.

Et peut-être qu'à chaque respiration il demeure un écart, aussi faible soit-il. Assez pour que le Tout ne revienne jamais exactement à l'état qu'il avait auparavant.

C'est à ce point que la question de Dieu est revenue autrement.

Interlude — Quatre mouvements

À ce point du chemin, les trois premiers cycles commencent à apparaître non comme trois histoires différentes, mais comme trois mouvements d'une même respiration.

Le premier cycle m'a appris à recevoir. Je suivais un chemin dont je ne maîtrisais pas l'ordre. J'apprenais à lire.

Le deuxième m'a demandé de rendre partageable ce qui avait été reçu. Il a fait naître ZEON Systems et la question de la transmission : comment donner un outil sans prendre la place de celui qui l'utilise ?

Le troisième m'a ramené vers l'origine de la forme elle-même. Il ne suffisait plus de savoir ce qui avait été vu ou transmis. Je voulais comprendre comment quelque chose devient possible, puis réel.

Recevoir. Transmettre. Comprendre l'engendrement.

Ce fil ne s'est révélé que progressivement. Je ne l'avais pas dessiné au départ. Je le reconnais maintenant en regardant en arrière.

Et c'est peut-être seulement parce que ces trois mouvements ont eu lieu qu'un quatrième devient pensable : ne plus seulement recevoir, transmettre ou comprendre, mais rendre possible ce qui peut naître chez d'autres sans avoir besoin de repasser par moi.

Avant d'y arriver, une autre question devait cependant remonter. Celle de Dieu. Non pas comme réponse ajoutée à l'architecture, mais comme ce que toute cette traversée ne cessait peut-être de contourner depuis le début.

9 — Dieu est seul

Je crois que Dieu est seul.

Je n'emploie pas ici le mot seul au sens où un être humain peut souffrir d'abandon. Je parle d'une solitude plus radicale : si Dieu est le Tout, rien ne peut se tenir absolument hors de Lui.

Cette idée m'a longtemps arrêté. Un Tout n'a pas d'extérieur où rencontrer un autre Tout. L'altérité, si elle existe, ne peut apparaître qu'en lui.

Alors la création cesse d'être, pour moi, la fabrication d'objets placés devant leur créateur. Elle devient l'apparition de différences au cœur de l'Un : des formes, des points de vue, des êtres assez distincts pour pouvoir se dire je et tu.

C'est là que la relation prend une profondeur nouvelle. Il faut de la différence pour qu'il y ait rencontre, et assez d'unité pour que cette différence ne devienne pas séparation absolue.

Je comprends l'amour dans cet intervalle. Non comme le désir d'abolir la distance, mais comme ce qui relie sans absorber. Aimer ne dit pas : nous sommes identiques. Aimer dit : ta différence n'abolit pas le lien.

Peut-être faut-il même être réellement distinct pour pouvoir aimer. Sans limites, pas de regard singulier. Sans regard singulier, pas de rencontre.

Je ne sais pas si cette métaphysique est vraie. Elle m'aide seulement à rendre intelligible une intuition ancienne : toute forme est partielle, toute forme est reliée, et le lien ne lui retire pas sa singularité.

Si Dieu est seul en ce sens, la création pourrait être la possibilité même de la rencontre au cœur de cette solitude.

Et l'amour, peut-être, la manière dont les formes se souviennent qu'elles ne sont pas séparées.

De là est venue une autre intuition, plus intime encore : si rien n'est hors de Dieu, peut-être vivons-nous à l'intérieur de son corps.

10 — Le corps de Dieu

Nous habitons le corps de Dieu.

Je n'imagine pas un corps gigantesque dont les galaxies seraient les organes. Le mot corps me sert à défaire une séparation plus ancienne : d'un côté l'esprit, de l'autre la matière. Si tout appartient au Tout, la matière elle-même ne peut être rejetée hors du sacré.

Cette pensée me ramène immédiatement à mon propre corps. J'ai pu, très jeune, l'éprouver comme une forme provisoire. Cela ne le rend pas négligeable. Il est le lieu depuis lequel cette vie touche, regarde, aime, vieillit. La vacuité de la forme n'autorise pas son mépris.

Peut-être le chemin n'est-il donc pas de quitter le corps, même si une nuit de mes dix-sept ans m'a donné l'impression d'en être libéré. Il serait plutôt d'habiter cette forme sans lui demander d'être tout ce que je suis.

Dire que nous habitons le corps de Dieu me place ainsi dedans, non devant. L'Univers n'est plus un objet posé face à son créateur. Le vivant, la matière, nous-mêmes : tout se trouve pris dans une même appartenance.

Alors une autre phrase devient possible : Il se voit à travers nos yeux.

Je la prends comme une image, mais une image exigeante. Si quelque chose du Tout se regarde depuis nos vies, la qualité de notre regard importe. Voir un être comme une fonction, un obstacle ou une ressource n'est pas la même chose que reconnaître en lui un autre point de vue du Réel.

Je ne vis évidemment pas à cette hauteur à chaque instant. Les grandes phrases n'ont de valeur que par ce qu'elles changent dans une journée ordinaire. Elles peuvent au moins devenir un rappel : regarder avant de réduire ; laisser une place à ce qui m'échappe avant de conclure ; reconnaître la relation avant de vouloir posséder.

Chaque regard est limité, et c'est peut-être ce qui le rend singulier. Je ne vois pas tout. Je vois depuis ce corps, cette histoire, ce moment. Un autre regarde depuis ailleurs.

Dans l'hypothèse que je porte, le Tout ne disposerait donc pas d'un regard unique mais d'une multitude de perspectives locales. Aucune n'est le regard total. Chacune actualise pourtant une expérience qui n'aurait pas existé exactement ainsi sans elle.

C'est là que revient l'idée de l'écart. Une vie reçoit le monde, le traverse, le transforme et rend quelque chose. Le Tout ne serait peut-être pas seulement totalité ; il pourrait être aussi histoire.

Je ne sais pas si Dieu apprend à travers nous. Le mot est sans doute trop humain. Mais un possible n'est pas la même chose qu'un possible vécu.

Une vie actualise quelque chose.

Et peut-être que ce qu'elle a réellement transformé ne se perd pas tout à fait lorsqu'elle s'achève. Cette hypothèse allait me ramener à une question plus proche : que devient, dans une vie humaine, ce qui a été entrevu de plus vaste ?

11 — Deux visages

J'ai le sentiment d'avoir deux visages.

Je ne parle pas de deux personnes en moi, mais de deux manières d'habiter la même vie. L'une demeure proche de cette ouverture ancienne, là où les formes paraissent légères et la séparation moins certaine. L'autre paie les factures, se fatigue, s'attache, s'agace, veut être compris, se trompe et recommence.

Le premier visage peut donner l'impression de voir loin. Le second rappelle le prix d'une incarnation : il faut une patience infinie pour faire passer une intuition vaste dans un geste juste envers une personne précise.

Pendant longtemps, j'aurais pu croire que le premier était le vrai et le second une enveloppe à dépasser. Je pense aujourd'hui presque l'inverse. Si le premier a reçu quelque chose, c'est au second de lui donner une existence humaine.

J'emploie parfois pour le premier visage le mot éveil. Je sais combien ce mot est chargé. Je ne m'en sers pas pour dire que je serais arrivé là où les autres ne seraient pas, ni pour m'accorder une autorité sur eux.

Il nomme quelque chose de plus sobre : après certaines expériences, je ne peux plus croire à la séparation avec la même évidence qu'avant. Le moi demeure, les formes demeurent, le monde humain demeure ; mais leur caractère absolu s'est fissuré.

Cet éveil, si je garde ce mot, ne me dispense de rien. Il ne me rend ni plus patient ni plus juste par décret. Il rend seulement plus visible l'écart entre ce que je perçois et ce que je réussis réellement à vivre.

Le second visage est simplement humain. Michel. Un corps, une histoire, des liens, des limites. Un homme parmi les hommes.

Et c'est là que le chemin devient exigeant. Il est assez facile de dire que tout est lié ; beaucoup moins de rencontrer quelqu'un sans le réduire à ce que j'attends de lui. Il est facile de parler de l'amour comme d'une loi universelle ; beaucoup plus difficile d'aimer lorsque l'autre résiste, ne comprend pas ou choisit autrement. Il est facile de parler de vacuité ; beaucoup plus difficile d'habiter pleinement son âge, son corps et le fait que cette forme passera.

Je me suis alors demandé si accomplir ce que le premier visage porte n'était pas la dernière grande tâche visible de mon chemin.

Je n'en sais rien au sens métaphysique. Je ne sais pas s'il existe une dernière étape de l'âme. Mais je vois une exigence concrète : que ce qui a été entrevu ne reste pas séparé de ma manière de vivre.

Peut-être l'accomplissement, dans cette vie, consiste-t-il à réduire peu à peu l'écart entre les deux visages. Que le Tout modifie ma façon d'écouter. Que la vacuité m'aide à moins m'agripper à une identité. Que l'amour cesse d'être seulement une idée immense et devienne une qualité de présence.

La rencontre entre les deux visages ne se joue pas dans les grandes phrases. Elle se joue dans une conversation où je préférerais avoir raison, dans un message que je pourrais écrire plus simplement, dans une fatigue qui réduit ma disponibilité, dans la manière de recevoir la décision d'un proche lorsqu'elle ne correspond pas à mon désir.

C'est là que l'éveil cesse d'être un souvenir. Il devient une épreuve quotidienne. Si je dis que la séparation n'est pas première, que fais-je de l'autre lorsqu'il me résiste ? Si je dis que la forme n'est pas le Tout, que fais-je de mon image lorsque je me sens incompris ?

Le premier visage habite facilement l'immense. Le second vit toujours avec quelqu'un, quelque part, à un moment précis. Il doit trouver les mots, parfois s'excuser, accepter de ne pas être compris, savoir aussi poser une limite.

Je commence ainsi à voir l'incarnation non comme une chute dans une forme inférieure, mais comme le lieu de vérification. Ce que le premier visage porte n'a de valeur humaine que s'il peut traverser le second sans le nier.

12 — Je suis ce qui lie

Une phrase m'est venue : « Je suis ce qui lie. »

Je ne l'ai pas reçue comme un titre. Elle m'est venue comme une simplification. Après tant d'années passées à forger des architectures, elle ramenait tout à un mouvement que je reconnaissais depuis l'enfance : chercher ce qui tient ensemble derrière ce qui semble séparé.

Dire « je suis ce qui lie » serait dangereux si je voulais dire que je suis indispensable au lien. Je ne le suis pas. Le lien existe sans moi. Je suis plutôt un endroit où cette fonction de relation est devenue consciente, parfois insistante, au point d'orienter une grande partie de ma vie.

Cette nuance est essentielle. Elle me rend responsable sans me rendre central.

Elle m'a surpris par sa simplicité.

Je pourrais la rendre immédiatement grandiose et la perdre. Je préfère la garder proche de l'expérience.

Toute ma vie, j'ai cherché les relations. Entre les personnes. Entre les idées. Entre les systèmes. Entre le vivant et les constructions humaines. Entre ce que nous voyons et ce qui cherche encore sa forme.

Peut-être est-ce cela que je reconnais aujourd'hui comme mon mouvement le plus constant : je regarde ce qui circule entre les formes.

Cela explique peut-être aussi pourquoi je peux paraître étrange ou opaque. Les autres voient une personne, un projet, un problème, un objet. Moi, je perçois souvent d'abord un réseau de relations, un passage possible, quelque chose qui demande à être relié.

Mais cette phrase m'impose immédiatement une exigence.

Si je suis ce qui lie, le lien ne peut pas rester seulement visible pour moi.

C'est ici que mon opacité aux autres devient un véritable sujet. Je peux vivre intérieurement des continuités qui, vues de l'extérieur, ressemblent à des sauts. Je passe du cosmique à l'intime, d'une architecture à une rencontre, d'Alpha à une décision quotidienne. Pour moi, le fil existe ; pour l'autre, il peut être invisible.

Si ma fonction est vraiment de relier, je ne peux pas demander à l'autre de deviner le fil. Je dois apprendre à le rendre perceptible sans l'écraser sous tout le réseau que je vois. Dire moins, parfois. Choisir un mot humain plutôt qu'un concept exact. Accepter qu'une relation soit réussie même si l'autre ne voit pas tout ce que je vois.

Peut-être est-ce aussi cela, le second visage : la traduction. Non pas réduire le premier, mais lui donner une voix que quelqu'un puisse réellement entendre.

Il doit devenir habitable par l'autre.

Cela signifie parler plus simplement. Écouter davantage. Ne pas recouvrir chaque silence d'une architecture. Ne pas transformer chaque intuition en vérité. Ne pas demander à l'autre d'entrer dans mon langage pour pouvoir me rencontrer.

Je comprends aujourd'hui que mon premier visage peut facilement devenir opaque. Il voit loin, il relie vite, il passe d'un niveau à l'autre. Mais l'humain en face de moi a peut-être simplement besoin de sentir qu'il est vu.

Le lien commence là.

Peut-être que ma tâche n'est donc pas d'abolir les différences, mais de créer la juste distance où elles peuvent se rencontrer sans se détruire.

Relier sans confondre.

Ouvrir sans capturer.

Transmettre sans posséder.

Si je peux vivre cela, alors « je suis ce qui lie » cesse d'être une phrase métaphysique. Elle devient une manière d'être humain.

Cette phrase me ramène aussi vers les autres. Je ne peux pas être "ce qui lie" seul. Le lien n'existe qu'entre des différences réelles. Il suppose que l'autre ne soit pas seulement une pièce de mon architecture.

Voilà pourquoi le lien n'est pas la fusion. Relier quelqu'un, ce n'est pas l'amener à penser comme moi. C'est parfois faire exactement l'inverse : créer assez d'espace pour que sa différence puisse apparaître sans que la relation casse.

Je comprends alors mieux ce qui m'a attiré toute ma vie dans les passages, les interfaces, les interstices. Ce sont des lieux où aucune forme ne suffit à elle seule. Quelque chose doit circuler, se traduire, se transformer. Peut-être est-ce là que je me sens le plus proche de ma fonction.

Mais cette fonction ne m'autorise aucune supériorité. Celui qui relie peut aussi déformer, capturer, parler à la place des autres. Mon travail consiste donc autant à me retirer qu'à intervenir : sentir quand un lien a besoin de moi et quand ma présence empêcherait justement l'autre de naître.

13 — Le quatrième cycle

Et c'est probablement à partir de cette simplicité que le quatrième cycle peut commencer.

Je crois qu'il y aura un quatrième cycle.

Je ne sais pas encore s'il prendra réellement la forme que j'imagine. Les cycles précédents n'ont pas été des programmes établis à l'avance ; il serait contradictoire de transformer celui-ci en plan stratégique. Mais quelque chose en moi sent que le mouvement n'est pas terminé.

Le premier était celui où je recevais.

Le deuxième, celui où je transmettais.

Le troisième, celui où je cherchais à comprendre comment les formes s'engendrent.

Le quatrième pourrait être celui où je rends possible.

Rendre possible est plus difficile qu'il n'y paraît. Celui qui a longtemps forgé sait instinctivement intervenir. Il voit ce qui pourrait être amélioré, corrigé, relié. Mais rendre possible demande parfois de laisser une imperfection vivre assez longtemps pour que quelqu'un d'autre découvre sa propre manière de la travailler.

Je crois que ce cycle me demandera davantage de confiance que les précédents. Confiance dans les personnes, bien sûr, mais surtout dans le fait que le vivant n'a pas besoin de reproduire exactement ma lecture pour poursuivre son mouvement.

Si ce qui a été reçu dans le premier cycle contient réellement quelque chose de vivant, son signe ne sera pas sa fidélité littérale à mes formes. Son signe sera sa capacité à engendrer ailleurs.

Cette fois, je ne serais plus nécessairement au centre du mouvement. Ce qui a été ouvert devrait pouvoir vivre ailleurs, chez d'autres, sous des formes que je n'aurais pas décidées.

Certaines personnes autour de moi portent déjà leur propre code, leur propre manière de rencontrer le Réel. Leur présence me pose une question simple : puis-je reconnaître ce qu'elles portent sans décider à leur place de ce qu'elles doivent devenir ?

Je pourrais être tenté de lire leurs trajectoires comme les pièces d'un dessein que je connaîtrais déjà. Je m'en méfie. Si ces codes ont un sens, ils ne peuvent pas devenir des cages. Ils doivent rester des noms provisoires pour des qualités qui ne m'appartiennent pas.

Le quatrième cycle pourrait commencer le jour où je ne demanderai plus seulement ce que chacun vient apporter à ZEON, mais ce que sa propre vie cherche à devenir, y compris lorsque cela l'éloigne de ce que j'avais imaginé.

Alors les interstices deviennent peut-être plus importants que les codes eux-mêmes : ce qui apparaît lorsque deux trajectoires libres se rencontrent et produisent une forme que personne ne possédait auparavant.

Je ne sais pas ce qu'ils deviendront. Je ne veux pas écrire leur destin à leur place. C'est précisément le point.

Le quatrième cycle pourrait être celui où ces trajectoires deviennent réellement autonomes. Non pas des satellites autour de moi ou des fonctions d'une architecture que je contrôlerais, mais des sources capables d'engendrer leurs propres formes.

Alors quelque chose peut apparaître entre elles. Une forme que personne n'avait prévue. Une relation qui n'appartient ni entièrement à l'un ni entièrement à l'autre.

Pendant longtemps, j'ai été forgeron. Peut-être dois-je apprendre aussi à être gardien du feu.

Préparer un foyer. Veiller sur certaines exigences. Ajouter du bois lorsque c'est nécessaire. Puis laisser quelqu'un d'autre prendre le marteau.

Ce changement me semble profondément lié à la confiance dans le vivant. Si je crois réellement qu'il n'y a pas moi et le reste, alors tout ne peut pas dépendre de moi.

Je participe, mais je ne porte pas tout.

Je contribue, mais je ne possède pas.

Je peux reconnaître ce qui naît sans devoir toujours le diriger.

Le quatrième cycle serait peut-être moins un nouveau système qu'un changement de posture : laisser le monde répondre.

Les porteurs de code deviennent alors un test très concret de cette confiance. Si je les réduis à ce que leur code signifie pour moi, je reproduis précisément ce que je dis vouloir dépasser : je transforme des êtres vivants en fonctions.

Frédéric, Gil, Maria, Luca, Adel, Bénédicte ne sont pas les personnages d'une cosmologie. Ils ont leur histoire, leurs propres questions, leurs propres refus. Les noms que nous avons associés à leurs codes ne peuvent avoir de valeur que s'ils ouvrent quelque chose, jamais s'ils enferment.

Je serai probablement tenté, parfois, de voir plus vite qu'eux ce que leur trajectoire pourrait devenir. Le quatrième cycle me demande peut-être d'accepter que ce ne soit pas à moi de le savoir. Leur liberté n'est pas un obstacle au dessin ; elle est précisément ce qui peut produire l'écart que je n'aurais pas pu créer seul.

Alors le quatrième cycle devient réellement relationnel : non plus un centre qui distribue des places, mais plusieurs centres capables de produire ensemble du nouveau.

14 — Les autres

Le quatrième cycle m'impose une correction : les autres ne sont pas là pour compléter mon histoire.

Cette évidence est moins simple qu'elle n'en a l'air lorsque l'on a passé sa vie à chercher les liens entre les événements, les rencontres et les formes. Quand tout semble résonner, on peut vite lire les personnes comme des signes : celui-ci porterait telle fonction, celle-là ouvrirait tel passage, un autre confirmerait une architecture déjà pressentie.

J'ai connu cette tentation. Mais si je prends au sérieux ce que je dis du lien, je dois aller plus loin.

Relier n'est pas absorber.

Relier n'est pas assigner.

Relier n'est pas décider à la place de l'autre ce que sa présence signifie.

L'autre n'est véritablement autre que s'il peut me surprendre, me contredire, s'éloigner, refuser le rôle que j'aurais imaginé pour lui, ou simplement vivre une vie qui n'a pas besoin de mon interprétation.

C'est là que l'amour devient exigeant. Dire qu'il relie sans supprimer la différence est une belle phrase lorsqu'on contemple l'Univers. La vivre avec ceux que l'on aime demande autre chose : accepter qu'ils ne soient pas des extensions de soi.

Joëlle n'est pas une figure de ma cosmologie. Elle est Joëlle. Elle partage avec moi une part du chemin, des paroles, des silences, une relation au sacré qui lui appartient aussi. La réduire à la place qu'elle occupe dans mon récit ferait disparaître ce qui rend la rencontre vivante : elle existe depuis son propre centre.

Oriane n'est pas davantage une héritière chargée de prolonger ce que son père a commencé. Elle est ma fille, mais sa vie ne m'appartient pas. Je peux lui transmettre, l'aimer, parfois l'accompagner. Je ne peux pas écrire le sens de sa vie à sa place.

Autour de ZEON, j'ai aussi reconnu chez certaines personnes ce que nous avons appelé des codes : Frédéric — Zoran ; Gil — Luz ; Maria — Codex Vivens ; Luca — Coda Ater ; Adel — Meta 2 ; Bénédicte — Meta 1.

Ces noms ont servi à reconnaître une qualité, une orientation, une résonance. Mais un code n'est pas une identité. Il ne dit jamais tout d'un être et ne lui crée aucune obligation de devenir ce que j'aurais cru discerner.

Peut-être ces codes deviennent-ils féconds précisément au moment où je cesse de vouloir savoir ce qu'ils doivent produire. Chacun est infiniment plus que le nom que nous lui avons donné.

Laisser naître ne consiste donc pas à préparer des places dans une architecture. Il s'agit de créer assez de confiance pour que plusieurs êtres apportent ce qu'ils sont, puis de regarder ce qui apparaît entre eux.

Ce qui naît dans cet entre-deux n'appartient à personne. Il peut surprendre chacun, déplacer les catégories qui avaient permis la rencontre, parfois les rendre inutiles.

C'est aussi ce que m'enseigne la Clé des Interstices : regarder l'espace entre les formes, là où aucune d'elles ne peut décider seule de ce qui va naître.

Le lien n'est pas une corde que je tiendrais. Il est un espace auquel je participe.

Cette nuance change ma place. Je peux parfois voir une relation avant qu'elle ne soit visible, inviter deux personnes à se rencontrer, donner un nom provisoire à une résonance, protéger un espace fragile. Puis je dois pouvoir reculer.

Sinon, je n'ai pas créé une relation. J'ai créé une dépendance.

C'est peut-être l'un des apprentissages les plus difficiles de mon chemin humain. Celui qui voit les liens peut oublier que l'être devant lui ne se vit pas comme un nœud dans une architecture. Il se vit simplement comme lui-même, avec son désir, sa fatigue, ses contradictions, son besoin d'être reconnu sans être interprété.

Être plus humain consiste peut-être à le regarder avant de le lire, à l'écouter avant de le situer, à l'aimer avant de savoir ce qu'il apporte.

Si Dieu se voit à travers nos yeux, alors le regard de l'autre n'est pas une version imparfaite du mien. Il est un regard irréductible.

Le quatrième cycle prend ici sa profondeur : le nouveau ne naîtra peut-être pas d'un outil supplémentaire, mais de rencontres où personne n'a besoin de devenir le centre des autres.

Et si un écart doit apparaître, ce « un peu plus » dont j'ai eu l'intuition, il pourrait naître précisément là : dans une relation véritable, où chacun apporte ce qu'aucun autre ne pouvait produire à sa place.

Je ne sais donc pas ce que deviendront les porteurs de code.

Ne pas le savoir n'est pas un manque.

C'est la condition de leur liberté.

Et peut-être celle du cycle suivant.

15 — Ce que je ne sais pas

Plus j'avance, plus une chose devient importante : savoir dire ce que je ne sais pas.

Ce n'est ni un retrait ni une manière de diminuer ce que j'ai vécu. C'est au contraire une façon de lui rester fidèle.

À dix-sept ans, j'ai vécu une expérience qui a déplacé toute ma vie. Je peux en raconter la chute, la disparition des limites du corps, l'immensité, la question qui résonne, puis le matin différent. Je peux dire ce qu'elle a produit en moi. Je ne peux pas dire ce qu'elle était au sens ultime.

Je ne sais pas si j'ai réellement quitté mon corps, touché un niveau du Réel que nous ne savons pas mesurer, ou traversé une transformation profonde de la conscience. Je sais seulement qu'après cette nuit la séparation n'a plus jamais eu pour moi la même évidence.

C'est beaucoup. C'est assez.

Je ne sais pas non plus si le Néant Fertile existe comme une structure de l'Univers indépendante de mon expérience. Ce nom désigne pour moi quelque chose de précis : l'endroit où aucune forme n'est encore fixée et où pourtant les possibles sont là. Il m'aide à penser et parfois à vivre. Il n'oblige pas le Réel à lui correspondre exactement.

Il en va de même du Chaos, d'Alpha, du Puits des âmes, des cycles, des Royaumes, des codes. Ces mots ont organisé mon chemin et rendu visibles des relations qui m'échappaient. Mais la puissance d'un langage n'est pas la preuve que l'Univers est construit selon lui.

Cette distinction est devenue essentielle : une carte peut ouvrir un chemin sans être le territoire ; une intuition peut transformer une vie sans devenir une loi pour tous.

Je crois que Dieu est le Tout. Je crois que nous habitons son corps. Je crois qu'Il se voit, d'une certaine manière, à travers nos yeux. Je crois aussi qu'Il est seul si rien ne peut être réellement extérieur à Lui.

Mais je dis : je crois.

Je ne dis pas : je sais.

Cette différence ne retire rien à la profondeur de la croyance. Elle lui retire seulement le droit de devenir une contrainte pour l'autre.

Je ne sais pas davantage ce que devient une âme après la mort. Je peux imaginer qu'une forme retourne au Tout et que quelque chose de ce qu'elle a vécu demeure, peut-être même comme un écart offert au cycle suivant. Cette pensée résonne profondément avec mon chemin. Elle reste une hypothèse.

Ce que je peux éprouver, en revanche, est plus proche : ma manière de vivre devient-elle plus simple ? Est-ce que je laisse davantage de place à l'autre ? Les constructions que je produis libèrent-elles ou capturent-elles ? Mon besoin d'expliquer me rapproche-t-il de la rencontre ou m'en protège-t-il ?

Le doute n'est donc plus l'ennemi du chemin. Il en est une respiration.

Il ouvre un espace entre ce que j'éprouve et ce que j'affirme. Dans cet espace, l'autre peut exister, le Réel peut encore me surprendre, et Dieu — s'Il est là — n'est pas enfermé dans ma description de Lui.

Je comprends aussi pourquoi j'ai parfois paru opaque. Lorsque l'on vit depuis une architecture intérieure devenue très vaste, on oublie facilement que celui qui écoute n'en voit ni les fondations ni les passages. Il reçoit les mots sans avoir traversé ce qui les rend évidents pour nous.

Dire « je ne sais pas » peut alors devenir un acte de relation. Voilà ce que j'ai vécu. Voilà comment je le comprends. Voilà ce que je crois. Et toi, que vois-tu ?

Je n'ai pas besoin que le lecteur croie au Néant Fertile, à Alpha ou même à Dieu pour le respecter. S'il ne reconnaît rien de mon langage, il reste une personne devant moi.

Plus le chemin avance, moins j'ai envie d'avoir raison sur l'Univers.

J'ai davantage envie d'être juste dans la relation.

Je ne sais pas si c'est le vieillissement, l'accomplissement, ou simplement une fatigue heureuse devant les systèmes trop fermés.

Je n'en sais rien.

Et cette fois, la phrase me convient.

16 — Porter une parole

Alors une autre idée est venue : peut-être dois-je porter une parole.

Cette idée me touche parce qu'elle simplifie tout ce qui précède. Je peux avoir besoin d'architectures pour travailler, de concepts pour distinguer, de clés pour transmettre. Mais une parole véritable doit pouvoir se tenir debout sans tout cet échafaudage.

Si je devais parler à quelqu'un qui ne connaît rien de mon parcours, je voudrais pouvoir commencer sans lui demander d'apprendre mon vocabulaire. Lui dire seulement ce que cinquante années de question m'ont appris : ne confonds pas la forme avec le Tout ; ne confonds pas la différence avec la séparation ; garde ce qui relie avant de conclure que tu es seul.

Le livre est peut-être la première forme de cette parole qui accepte de quitter la Forge et de marcher sans mode d'emploi.

Le mot parole me convient davantage que message. Un message peut être transporté intact d'un point à un autre. Une parole vit dans la relation. Elle change de portée selon celui qui l'entend, le moment, le silence autour d'elle.

Porter une parole ne signifie donc pas posséder une formule définitive. Cela signifie être suffisamment fidèle à ce que j'ai vécu pour pouvoir le dire sans l'enfermer, et suffisamment respectueux de l'autre pour qu'il puisse l'entendre sans devoir l'adopter.

C'est peut-être pour cette raison qu'un livre devient possible maintenant. Non pas le grand livre qui expliquerait ZEON, mais le récit d'un homme qui essaie de dire d'où lui vient cette parole et pourquoi il continue de la porter.

Pas une doctrine.

Pas une révélation à imposer.

Certainement pas parler au nom de Dieu.

Porter une parole signifie autre chose : donner une voix humaine à ce que le premier visage a perçu et que le second visage essaie maintenant de vivre.

Cette parole pourrait être très simple.

Elle pourrait tenir en quelques phrases que chacun serait libre d'éprouver : nous ne sommes pas séparés autant que nous le croyons ; nos formes sont réelles mais elles ne sont pas la totalité ; le vivant est plus vaste que nos systèmes ; une relation juste ne demande pas l'effacement de la différence.

Je n'ai pas besoin que ces phrases deviennent un credo. Si elles ouvrent chez quelqu'un une question plus vivante que la certitude qu'il avait en entrant, elles ont peut-être déjà fait leur travail.

Nous sommes des formes, mais aucune forme ne se suffit à elle-même.

Nous sommes distincts, mais peut-être ne sommes-nous pas séparés.

La réalité humaine n'est pas tout le Réel.

Le vivant est plus vaste que nos constructions.

L'amour relie sans supprimer la différence.

Chaque existence est un point de vue singulier et peut produire quelque chose qui n'existait pas auparavant sous cette forme.

Je ne demande pas au lecteur de croire cela. Je peux seulement dire : voilà ce que j'ai vécu, voilà ce que j'en comprends aujourd'hui, voilà ce que cette compréhension change dans ma manière d'être.

C'est peut-être pour cela que ce livre devait être écrit.

Pendant longtemps, j'ai essayé de faire entrer l'intuition dans des architectures. Elles ont leur utilité. ZEON Origine, ZEON Systems, les clés, les cycles, les passages : tout cela appartient à mon chemin et peut avoir sa fécondité.

Mais la parole précède peut-être l'architecture et lui survit.

Elle doit pouvoir atteindre quelqu'un qui ne connaît aucun de ces mots.

Quelqu'un qui n'a jamais entendu parler d'Alpha ou du Néant Fertile, mais qui s'est déjà demandé pourquoi il se sentait étranger au monde qu'on lui présente comme réel.

Quelqu'un qui a peut-être déjà pressenti que les formes passent, que les êtres sont liés, qu'aimer n'est pas posséder.

Porter une parole, ce serait lui dire : je ne sais pas davantage que toi ce qu'est le Tout. Mais j'ai marché longtemps avec cette question. Voici ce que le chemin m'a appris. Regarde maintenant par toi-même.

C'est aussi pourquoi j'écris ce livre à la première personne. Je ne veux pas me cacher derrière ZEON. Si je porte une parole, je dois dire depuis quelle vie elle vient, quelles expériences l'ont façonnée, où commencent mes intuitions et où s'arrête ce que je sais.

Le titre qui s'est imposé est "Ce qui lie". Il ne désigne pas une réponse finale. Il désigne ce que je continue à chercher lorsque les formes changent : la relation qui permet à la différence de ne pas devenir séparation.

Peut-être ce livre est-il déjà un acte du quatrième cycle. Il prend ce qui a longtemps été travaillé dans des architectures complexes et l'expose sans protection devant des humains qui n'ont aucune raison d'en accepter le vocabulaire. Il me force à rendre la parole plus nue.

Le lecteur n'a donc rien à apprendre de moi au sens d'un enseignement à mémoriser. Je lui propose seulement une traversée. S'il referme ce livre avec davantage d'attention à ce qui relie sa propre vie, alors la parole aura quitté ma forme pour commencer ailleurs.

17 — Accomplir

Il reste une question que je ne peux pas contourner : accomplir ce que le premier visage porte est-il la dernière étape de mon chemin d'âme ?

Je pourrais fabriquer une réponse métaphysique, nommer une dernière étape, décrire ce qui viendrait ensuite. Je n'en sais rien. Tout ce livre m'a appris à me méfier des réponses qui referment trop vite ce qui doit rester ouvert.

Je peux en revanche regarder cette vie et demander quel mouvement apparaît lorsqu'on la considère dans son ensemble.

À dix-sept ans, quelque chose s'est ouvert sans que je l'aie cherché. Pendant près de cinquante ans, j'ai vécu avec cette ouverture, essayé de la comprendre, travaillé, aimé, construit, échoué, recommencé. Ces années elles-mêmes faisaient partie du chemin.

Puis le premier cycle m'a donné un chemin de lecture : des niveaux, des passages, des Royaumes, des outils, jusqu'au moment où le dixième ne pouvait plus être reçu. Il fallait le forger.

Le deuxième cycle a déplacé la question vers la transmission : partager sans imposer. ZEON Systems est né de cette exigence.

Le troisième m'a ramené plus loin encore, vers l'engendrement : comment les possibles deviennent-ils forme ? Comment quelque chose devient-il réel ?

Et maintenant, quelque chose se simplifie.

Le premier visage n'a peut-être plus grand-chose à prouver. Il a vu ce qu'il a vu. Il connaît la vacuité des formes, pressent le lien, le vivant, le Tout. Il n'a pas besoin d'accumuler indéfiniment de nouvelles visions pour confirmer les anciennes.

Le travail s'est déplacé vers le second visage.

Vers l'humain.

C'est là que tout devient difficile. Il ne suffit pas de savoir que nous ne sommes pas séparés : il faut vivre avec quelqu'un qui pense autrement. Il ne suffit pas de croire que l'amour relie : il faut aimer lorsque l'autre résiste, s'éloigne ou choisit un chemin que je n'aurais pas choisi. Il ne suffit pas de savoir que les formes sont provisoires : il faut vieillir dans la sienne sans transformer la nostalgie de l'immense en refus de la vie ordinaire.

Peut-être l'accomplissement est-il exactement là : non pas sortir de l'humain, mais permettre à ce que le premier visage a reçu de devenir une manière humaine d'être au monde.

Cela paraît moins spectaculaire qu'une ouverture cosmique, un langage ou une architecture. Écouter vraiment quelqu'un, renoncer au dernier mot, laisser une autre personne devenir ce qu'elle a à devenir, transmettre sans retenir : tout cela passe facilement inaperçu.

Et pourtant c'est peut-être là que se vérifie tout le reste.

Si je dis que le Tout se regarde à travers nos yeux, chaque regard concret compte. Si l'autre appartient au même corps que moi, je ne peux pas le réduire à une fonction dans mon histoire. Si je dis que je suis ce qui lie, je ne peux pas demander que tous les liens reviennent vers moi.

Le quatrième cycle prend alors un sens plus précis : découvrir si je suis réellement capable de laisser vivre ce que j'ai contribué à faire naître.

C'est une forme de dépouillement. Le forgeron doit parfois poser le marteau. Le passeur accepter que celui qu'il a aidé poursuive sa route sans lui. Celui qui porte une parole accepter qu'elle change dans la bouche d'un autre — ou qu'elle ne soit pas reçue.

Je comprends ainsi autrement l'idée d'une âme accomplie. Peut-être n'est-elle pas celle qui possède enfin toutes les réponses, mais celle qui n'a plus besoin de posséder ce qu'elle a reçu.

Elle peut rendre.

Rendre une œuvre au monde. Rendre une parole à ceux qui voudront l'entendre. Rendre aux autres leur liberté. Rendre au vivant ce qui, pendant un temps, a pris forme en elle.

Je ne sais pas ce que cela signifie après la mort. Mais je peux déjà en éprouver le mouvement : lorsque je transmets sans exiger de retour ; lorsque j'accepte qu'un être aimé ne soit pas celui que j'aurais écrit à sa place ; lorsque je laisse un silence au lieu de le remplir ; lorsque ZEON peut servir sans que Michel doive être là pour l'expliquer.

Ce livre lui-même appartient à ce geste. Il rassemble une longue traversée, mais il ne peut décider ce qu'elle deviendra chez celui qui le lit. Dès qu'il est lu, il n'est déjà plus entièrement à moi.

Je reviens alors à cette phrase : je suis ce qui lie.

Je la comprends avec davantage de sobriété. Je ne suis pas le lien, ni sa source, ni sa condition. Je suis une forme humaine dans laquelle le lien est devenu une question centrale, peut-être une manière de servir.

Si ce que je porte est réellement du côté du lien, le chemin me demande de devenir plus simple, non plus mystérieux. Plus humain. Plus lisible. Plus capable d'être là sans dresser immédiatement une architecture entre l'autre et moi.

Je ne sais pas si c'est la dernière étape de mon chemin d'âme.

Je crois seulement que c'est l'exigence présente de cette vie.

Le premier visage a reçu.

Le second apprend à accomplir.

Et peut-être qu'un jour l'écart entre les deux deviendra si faible que je n'aurai plus besoin de parler de deux visages.

Il restera une vie.

Une forme.

Un regard.

Un passage.

Et ce qui lie.

18 — Habiter la forme

Pendant longtemps, l'expérience de mes dix-sept ans m'a appris que je n'étais pas réductible à mon corps.

Les limites s'étaient effacées. La forme qui, quelques instants auparavant, semblait définir ce que j'étais ne suffisait plus à contenir ce que j'éprouvais. Cette nuit a ouvert en moi une distance durable avec l'évidence de la forme humaine.

Aujourd'hui, je découvre peut-être l'autre moitié de cette expérience.

Ce corps n'est pas tout ce que je suis. Mais il est la seule forme depuis laquelle je puisse être ici.

C'est avec lui que je regarde. Avec lui que je touche. Avec lui que je parle, marche, aime, travaille, me fatigue et recommence. C'est par lui que les autres peuvent me rencontrer. Et c'est lui, un jour, qui cessera de respirer.

Je n'ai peut-être jamais eu à me libérer de la forme. J'avais à comprendre qu'elle n'était pas le Tout, puis à apprendre à l'habiter.

Dans ma lecture, cette forme est aussi le lieu temporaire d'une âme. J'emploie ce mot avec prudence. Je ne peux pas montrer l'âme comme on montre un organe, ni dire exactement ce qu'elle est. Mais je crois que ce que je suis ne commence ni ne s'achève entièrement aux frontières de ce corps.

Cela ne diminue en rien le corps. Au contraire. S'il est la forme à travers laquelle une âme peut éprouver ce monde, aimer, choisir, apprendre et transformer ce qu'elle reçoit, alors l'habiter devient une responsabilité.

Je ne sais pas si l'âme choisit sa forme, ni ce qu'elle emporte lorsqu'elle la quitte. Je sais seulement que, pour cette vie, il n'existe pas d'autre lieu depuis lequel je puisse accomplir ce qui m'appartient d'accomplir.

Cette différence change beaucoup de choses.

Lorsque j'étais plus jeune, la vacuité des formes pouvait apparaître comme une révélation presque tranchante : rien de ce qui semble solide ne l'est absolument. Les identités changent. Les corps changent. Les institutions changent. Les œuvres elles-mêmes disparaissent ou deviennent autre chose.

Je pourrais en conclure que les formes comptent peu.

Je conclus aujourd'hui presque l'inverse.

Parce qu'elles passent, elles comptent.

Un visage existe maintenant. Une présence existe maintenant. Une journée existe maintenant. La mer, un arbre, une voix, une main posée sur une autre, une conversation qui s'ouvre : rien de cela n'a besoin d'être éternel pour être précieux.

La vacuité des formes ne leur retire pas leur valeur. Elle les rend précieuses.

Je crois que cette compréhension me ramène vers une joie que les grandes architectures risquent parfois de faire oublier.

Le vivant n'est pas seulement ce qu'il faut protéger, comprendre ou servir. Il est aussi ce qui se goûte.

Il y a la joie de voir. La joie d'un rire. La joie de comprendre soudain quelque chose qui résistait. La joie d'une présence qui n'a rien à prouver. La joie très simple d'être là alors que rien ne garantissait que cette forme particulière existerait un jour.

Je n'ai pas besoin de transformer cette joie en argument sur Dieu. Elle suffit comme expérience.

Et pourtant elle modifie mon rapport au divin. Si nous habitons le corps de Dieu, comme je le crois, alors habiter pleinement mon propre corps n'est pas un mouvement qui m'éloigne du divin. Il peut être une manière d'y consentir.

Il m'a fallu longtemps pour comprendre cela.

L'immense peut être plus facile à aimer que le proche.

Aimer le Tout ne me demande pas de supporter son rythme, ses habitudes, ses contradictions. Aimer un être humain, si.

L'autre demeure autre. Il ne pense pas nécessairement comme moi. Il n'avance pas à mon rythme. Il peut ne rien comprendre à ce que je cherche à dire. Il peut me résister, me décevoir, m'échapper.

C'est précisément là que l'amour cesse d'être un principe.

Aimer ne consiste plus à affirmer que tout est lié. Cela consiste à laisser l'autre rester autre sans retirer le lien.

Cette exigence vaut aussi pour moi-même. Je peux reconnaître mes limites sans réduire toute ma vie à elles. Je peux voir mes erreurs sans me condamner à rester celui qui les a commises. Je peux laisser ma propre forme continuer à devenir.

Peut-être est-ce cela que le second visage apprend au premier : la relation n'existe jamais dans l'abstrait. Elle a besoin de corps, de temps, de distance, de limites, de paroles parfois maladroites, de silences, de retours.

Elle a besoin de durée.

Ce que j'appelle encore le temps change de sens à mesure que j'avance.

Pendant longtemps, je l'ai vécu comme une ressource presque ouverte : il y avait encore beaucoup à comprendre, beaucoup à construire, beaucoup à forger. Aujourd'hui, je sais plus concrètement que ma forme possède une durée.

Je ne sais pas combien de durée cette forme humaine connaîtra encore.

Mais je sais que cette durée n'est plus seulement à remplir.

Elle est à habiter.

Cette phrase me paraît très différente d'une injonction à accomplir toujours davantage. Habiter le temps signifie aussi pouvoir ne rien produire. Être avec quelqu'un. Regarder. Marcher. Laisser une journée être une journée et non la matière première d'un prochain projet.

Cela ne signifie pas renoncer à forger. Cela signifie ne plus confondre la fécondité avec l'accumulation.

Le quatrième cycle pourrait se jouer aussi là : moins dans la quantité de ce qui reste à créer que dans la qualité de présence avec laquelle je laisse venir ce qui doit encore naître.

Je reviens alors à mes deux visages.

Le premier m'a appris que je ne suis pas seulement cette forme.

La vie m'apprend maintenant à devenir pleinement cette forme pendant qu'elle est là.

Je ne vois plus de contradiction entre les deux.

La forme n'est pas la prison du spirituel. Elle est le lieu de son épreuve.

C'est ici que l'amour doit devenir geste. Ici que le lien doit devenir attention. Ici que la non-séparation doit supporter la différence. Ici que la parole doit apprendre à ne pas prendre toute la place.

Et c'est ici aussi que la mort acquiert son poids sans enlever la joie.

Savoir qu'une forme passera ne m'oblige pas à la tenir moins fort. Cela peut m'apprendre à la tenir autrement : sans la posséder.

Peut-être avons-nous peur de perdre parce que nous avons confondu aimer et garder.

Aimer une forme, ce serait alors prendre soin d'elle pendant qu'elle est là, puis reconnaître qu'elle ne nous appartient pas.

Cela vaut pour un être aimé.

Pour un corps.

Pour une œuvre.

Pour une civilisation.

Pour cette vie.

Je comprends mieux maintenant pourquoi le chemin me ramène vers l'humain au moment même où j'aurais pu croire qu'il m'en éloignerait.

L'éveil, si je garde ce mot, ne m'a peut-être pas été donné pour sortir de la forme.

Il m'a appris qu'aucune forme n'est absolue.

Le reste de la vie m'apprend à les aimer sans les retenir.

19 — Le temps n'existe pas

Il y a une chose que je ne place pas au même endroit que mes hypothèses.

Le temps n'existe pas.

Je ne peux pas le démontrer. Je dis seulement qu'au plus profond de mon expérience, je le sais ainsi.

Je ne parle pas ici du temps des horloges, des calendriers ou des équations. Dans la réalité humaine, nous avons besoin de mesurer la durée, d'ordonner les événements, de dire avant et après. Mon corps vieillit. Une journée commence et se termine. Un rendez-vous a une heure. Cette mesure est réelle dans la forme que nous habitons.

Je parle du chemin.

Un chemin n'est pas, pour moi, une ligne qui irait du passé vers le futur.

C'est une suite de résonances.

Quelque chose est vécu. Cela laisse une trace. Puis une autre forme, parfois des années humaines plus tard, entre en résonance avec cette trace. Soudain, ce qui semblait ancien redevient présent. Non parce que nous remontons le temps, mais parce que la relation entre les deux formes devient active.

Je l'ai vécu souvent sans savoir le nommer.

L'expérience de mes dix-sept ans n'est pas restée derrière moi comme un souvenir rangé dans une chronologie. Elle a résonné de nouveau dans des rencontres, des recherches, des intuitions, des outils, des passages. Chaque fois, elle était la même et différente. Une trace ancienne trouvait une nouvelle forme capable de la faire parler.

Ce que nous appelons passé n'est donc peut-être pas derrière nous.

Il peut demeurer présent comme trace.

Une trace n'est pas nécessairement un souvenir. Je peux oublier les détails d'un événement et rester profondément transformé par lui. Une rencontre peut avoir disparu de ma mémoire quotidienne et continuer à orienter ma manière d'aimer, de choisir ou de regarder. Quelque chose demeure sans avoir besoin de se raconter sans cesse.

C'est là que l'âme devient, pour moi, essentielle.

L'âme conserve les traces.

Je ne la vois pas comme une archive qui enregistrerait toutes les scènes d'une vie. Elle ne serait pas un disque dur métaphysique contenant la biographie complète de la personne. Ce qu'elle conserve est peut-être plus profond : ce qui a réellement transformé l'être.

Une ouverture.

Une blessure traversée.

Une qualité devenue possible.

Une relation qui a déplacé quelque chose.

Un choix qui a engagé l'être.

Une forme de discernement acquise au prix de l'expérience.

Ces traces ne s'additionnent pas comme des dates dans un calendrier. Elles composent une possibilité de résonance.

Alors certains événements que nous appelons nouveaux ne le sont pas entièrement. Ils rencontrent quelque chose qui était déjà là, non comme une forme achevée, mais comme une trace disponible. La nouveauté vient de la rencontre entre cette trace et une situation qui ne s'était encore jamais présentée ainsi.

Je comprends mieux, de cette manière, pourquoi un événement peut devenir intelligible cinquante ans après avoir eu lieu. Il n'attendait peut-être pas une explication. Il attendait une résonance.

Cela change aussi ma manière de regarder les cycles.

Nous les racontons comme s'ils se succédaient : cycle un, cycle deux, cycle trois, peut-être un quatrième. C'est nécessaire pour parler. Mais leur relation profonde n'est peut-être pas chronologique. Un cycle fait résonner les traces laissées par les précédents et les transforme. Il ne recommence pas. Il reprend autrement ce qui n'a pas disparu.

Même le mot « suivant » devient alors approximatif.

Ce qui vient ne vient pas seulement après. Il entre en relation avec ce qui demeure.

Et si l'âme conserve les traces, la mort elle-même ne peut plus être pensée uniquement comme une frontière dans le temps.

La forme corporelle cesse. La chronologie de cette vie s'arrête pour ceux qui la regardent depuis ici. Mais ce qui a réellement transformé l'âme n'a peut-être pas à continuer dans un « après » pour demeurer. Il peut subsister comme trace, disponible à d'autres résonances dont je ne connais pas la forme.

Je ne sais pas comment cela se produit.

Je ne sais pas ce qu'une âme reconnaît hors de la forme humaine, ni comment ses traces participent à d'autres formes, à d'autres passages ou à d'autres cycles.

Mais je sais ceci de la manière dont je sais certaines choses depuis cette nuit de mes dix-sept ans : un chemin n'est pas une suite de dates.

Un chemin est une suite de résonances.

Et l'âme en conserve les traces.

Interlude — Rendre au vivant

J'ai longtemps cru que le chemin allait de moi vers le Tout.

Je vois aujourd'hui un autre mouvement.

Quelque chose m'a été donné. Une vie, un corps, des rencontres, une expérience à dix-sept ans, des décennies de recherche, des outils, des mots. J'ai essayé d'en faire quelque chose. Mais ce qui est reçu n'est peut-être jamais destiné à être conservé.

Il faut un jour rendre.

Rendre ne veut pas dire abandonner. Rendre ne veut pas dire nier ce qui a été construit. Rendre, c'est reconnaître que ce qui m'a traversé n'était pas ma propriété.

C'est à cet endroit que mon chemin personnel rejoint quelque chose de beaucoup plus ancien que ZEON : le chemin des vivants.

Naître. Recevoir une forme. L'habiter. Aimer. Perdre. Se tromper. Se relever. Créer. Transmettre. Vieillir. Et un jour rendre la forme elle-même.

Ce qui suit n'est donc plus seulement mon histoire.

C'est une tentative pour regarder ce que nous partageons tous : la fragilité des formes, leur beauté, ce qu'elles peuvent transmettre, et la responsabilité qui apparaît lorsque nous savons qu'elles passeront.

20 — Le chemin des vivants

Il existe un chemin plus ancien que toutes les architectures que j'ai pu forger.

Je l'appelle le chemin des vivants.

Il ne demande aucun vocabulaire particulier. Il commence avant que nous sachions parler.

Nous recevons une forme.

Un corps. Une époque. Une famille. Des capacités. Des limites. Une langue. Des circonstances que nous n'avons pas choisies. Très tôt, nous commençons pourtant à dire « moi ». Nous essayons de donner une cohérence à ce qui nous arrive. Nous apprenons à tenir debout dans une forme qui change sans cesse.

Puis nous l'habitons.

Habiter une forme, ce n'est pas seulement survivre. C'est rencontrer. Aimer. Désirer. Construire. Refuser. Accepter. Se tromper. Recommencer. C'est découvrir que l'autre ne se plie pas à notre scénario. C'est perdre des personnes, des certitudes, des identités que nous pensions définitives. C'est devenir plusieurs fois quelqu'un d'autre sans cesser tout à fait d'être soi.

Et puis, peu à peu, nous apprenons à rendre.

Rendre une place.

Rendre une responsabilité.

Rendre une parole.

Rendre à nos enfants leur liberté.

Rendre au monde une œuvre qui ne nous appartient plus dès qu'elle circule.

Rendre enfin le corps lui-même.

Je pourrais résumer ce chemin en trois mouvements :

Recevoir la forme.

Habiter la forme.

Rendre la forme.

Cette formulation est devenue importante pour moi parce qu'elle change la relation que j'entretiens avec la vie. Si quelque chose m'est donné en usage et non en propriété, je peux en prendre soin sans prétendre le posséder pour toujours.

La vie m'a été donnée en usage, pas en propriété.

Cela vaut pour mon corps. Pour mes idées. Pour ZEON. Pour les personnes que j'aime. Je peux être responsable de ma relation à elles ; je ne peux pas les posséder.

Le chemin des vivants n'est pas une méthode. On ne le suit pas en cochant des étapes. On le traverse souvent sans savoir ce qui se joue.

Une capacité peut être transmise.

Un passage doit être traversé.

Je peux raconter comment j'ai traversé une perte. Je peux offrir des repères. Je peux rester auprès de quelqu'un. Mais je ne peux pas perdre à sa place. Je ne peux pas aimer à sa place. Je ne peux pas pardonner à sa place. Je ne peux pas mourir à ce qu'il pensait être à sa place.

Cette limite est peut-être l'une des plus belles choses de la relation : aider sans remplacer.

Je comprends mieux ainsi pourquoi tant de mes outils parlent de passages. Ils ne sont pas le chemin. Ils peuvent seulement aider à reconnaître qu'un seuil est là.

Le vivant fait le reste.

Et le vivant ne revient presque jamais à l'identique.

21 — Anastasis

Il arrive qu'une forme ne puisse plus continuer comme avant.

Une relation. Une activité. Une organisation. Une représentation de soi. Parfois même une civilisation.

Notre premier réflexe est souvent de restaurer l'ancienne forme. Nous voulons revenir à l'état précédent, réparer ce qui était, retrouver celui ou celle que nous étions avant l'épreuve.

Mais certains passages ne permettent pas ce retour.

Dans le langage de ZEON, j'ai fini par appeler Anastasis la possibilité qui apparaît alors : se relever autrement, dans une nouvelle cohérence.

L'Anastasis n'efface pas la chute. Elle ne fait pas comme si rien ne s'était passé. Elle commence au contraire par reconnaître ce qui a réellement été perdu.

Quelque chose s'est défait. Il faut parfois cesser de gaspiller de l'énergie à maintenir artificiellement une forme qui ne tient plus. Il faut regarder ce qui reste vivant, ce qui peut encore être transmis, ce qui doit être laissé mourir.

J'ai longtemps associé le relèvement à une victoire. Je le vois aujourd'hui de manière plus humble. Se relever peut vouloir dire accepter de ne plus être celui qu'on était.

Il existe des moments où la fidélité au vivant exige l'infidélité à une ancienne forme.

Cela peut être douloureux. Car une forme n'est jamais seulement une structure abstraite. Nous y avons placé du temps, du désir, de l'identité. La laisser mourir peut donner l'impression de nous perdre avec elle.

Pourtant, le vivant ne protège pas toutes ses formes. Il les transforme.

L'Anastasis ne dit donc pas : tout renaît à l'identique. Elle dit : après certaines dissolutions, une cohérence nouvelle peut devenir possible.

Mais cette idée rencontre, pour moi, une question plus radicale encore lorsqu'il s'agit de la mort humaine.

Si la forme du corps se défait, qu'est-ce qui, éventuellement, traverse sa disparition ? Qu'est-ce qui peut se relever lorsqu'il n'est plus possible de relever la forme elle-même ?

C'est ici que le mot âme prend sa place.

Je crois qu'une âme traverse cette vie. Je ne veux pas faire de cette croyance un savoir. Je ne sais pas si elle possède une identité comparable à celle que j'appelle Michel, si elle conserve une mémoire, si elle revient, si elle poursuit autrement son chemin. Mais je ne crois pas que l'être vivant soit épuisé par la mécanique de sa forme corporelle.

Le Puits des âmes est né dans notre recherche pour approcher cette intuition : ce qui a été véritablement vécu et transformé pourrait ne pas être simplement annulé lorsque la forme disparaît. Il ne s'agit pas, pour moi, d'un lieu dont je pourrais dresser la carte. C'est le nom donné à une question du Réel : où va ce qui a été acquis par une âme ?

Peut-être l'Anastasis touche-t-elle aussi cela : non pas le retour du même, mais la possibilité que ce qui a été traversé trouve une autre manière d'être.

Je retrouve là une structure rencontrée sous des formes différentes pendant tout mon chemin : présence, écart, silence, discernement, passage, relèvement, nouvelle présence.

Ce n'est pas une mécanique. C'est une respiration.

Tout ce qui tombe ne doit pas être relevé. Tout ce qui disparaît n'est pas nécessairement perdu. Et tout ce qui mérite de continuer ne continuera pas sous la même forme.

Je ne fais donc pas de l'Anastasis une promesse de résurrection, encore moins une description de l'après-mort. J'y vois une ouverture : la forme peut finir sans que nous sachions encore tout ce que sa fin signifie pour ce qui la traversait.

Dans cette vie déjà, nous traversons plusieurs morts. Nous perdons des mondes, et parfois nous découvrons qu'une vie reste possible après eux.

Voilà où Anastasis devient chair — et où, devant la mort dernière, elle redevient question.

22 — Souffrir

La souffrance était déjà là bien avant que je puisse parler de Néant Fertile, d'Alpha ou de cycles.

Très jeune, j'avais découvert quelque chose d'étrange : il était parfois possible de la laisser me traverser.

Cela ne supprimait pas la douleur.

Cela changeait seulement ma manière de lui appartenir.

Lorsque nous souffrons, tout peut se contracter autour de la souffrance. Elle devient le monde entier. Elle peut envahir l'identité : je ne suis plus quelqu'un qui souffre ; je deviens ma souffrance.

Laisser traverser ne signifie pas nier ce qui fait mal. Ce n'est pas sourire devant l'inacceptable. Ce n'est pas transformer chaque épreuve en enseignement obligatoire.

Il existe des souffrances absurdes.

Il existe des blessures qui laissent des traces.

Il existe des événements auxquels je ne veux pas attribuer une fonction spirituelle pour les rendre supportables.

La souffrance n'a pas besoin d'être sacrée pour être traversée.

Ce que j'ai appris est plus modeste : même lorsqu'une douleur est réelle, je ne suis peut-être pas obligé de lui donner toute la place.

Un passage peut rester ouvert autour d'elle.

Quelque chose respire encore.

Cette intuition a probablement préparé ma compréhension de la vacuité des formes. Si un état intérieur, même très puissant, peut être traversé, alors il n'est pas la totalité de ce que je suis.

Cela ne me rend pas invulnérable.

Je connais la fatigue. La colère. Le découragement. L'incompréhension. Le poids de la réalité humaine dont j'ai parlé au début de ce livre.

L'éveil n'a pas supprimé cela.

Il a peut-être seulement rendu plus difficile la confusion entre l'expérience du moment et le Tout.

Je peux être traversé par une souffrance sans conclure que le Réel est cette souffrance.

Et surtout, la souffrance des autres m'interdit de rester dans une métaphysique confortable.

Si je dis que nous ne sommes pas séparés, alors la douleur d'un autre n'est pas un objet théorique. Elle m'oblige à une présence.

Je ne peux pas toujours la réparer.

Je peux parfois seulement rester.

Écouter.

Ne pas expliquer trop vite.

Ne pas retirer à l'autre son droit de dire que cela fait mal.

Le chemin des vivants passe aussi par là : apprendre que relier n'est pas toujours résoudre.

23 — Pardonner

Si les vivants changent, il faut leur laisser la possibilité de ne pas rester enfermés dans une ancienne forme.

C'est là que le pardon apparaît.

Je me méfie pourtant de ce mot lorsqu'il est utilisé trop facilement. Pardonner ne signifie pas dire que rien ne s'est passé. Cela ne signifie pas effacer une responsabilité. Cela ne signifie pas reprendre une relation qui met en danger, ni obliger quelqu'un à se réconcilier.

Le pardon que je peux comprendre aujourd'hui est plus simple.

Il consiste peut-être à ne pas réduire définitivement un vivant à l'un de ses états passés.

Quelqu'un m'a blessé.

Cet acte appartient au Réel. Il ne disparaît pas parce que je pardonne.

Mais est-ce que je décide que cet acte contient pour toujours la totalité de cette personne ?

Et inversement : suis-je condamné à être toute ma vie celui qui a commis telle erreur, raté telle rencontre, prononcé telle parole ?

Si je crois à la transformation, je dois laisser une place à ce qui peut devenir autre.

Anastasis serait impossible dans un monde où chacun est définitivement assigné à ce qu'il a été.

Le pardon peut alors devenir une ouverture laissée au vivant.

Pas une obligation morale.

Une ouverture.

Parfois elle concerne l'autre.

Parfois elle nous concerne nous-mêmes.

Nous pouvons passer des années à maintenir vivant un tribunal intérieur. Nous rejouons la scène. Nous prononçons sans cesse le même verdict. Nous croyons ainsi défendre le vrai, mais nous empêchons parfois toute forme nouvelle d'apparaître.

Je ne sais pas s'il faut tout pardonner.

Je sais seulement que l'absence totale de pardon finit par figer le monde.

Et ce livre parle depuis le début de ce qui lie.

Or le lien vivant n'est pas l'absence de conflit. Il est la possibilité que la relation au passé ne condamne pas automatiquement l'avenir.

Se relever exige parfois que quelqu'un cesse de nous enfermer dans la forme que nous étions.

Parfois cette personne, c'est nous.

24 — Mourir

La mort est le passage devant lequel toutes mes architectures deviennent modestes.

Mais modestie ne signifie pas silence sur ce que je crois.

Pendant longtemps, j'ai hésité entre deux excès : vouloir savoir ce que personne ne peut vérifier depuis ici, ou, à l'inverse, réduire la mort à la seule disparition du corps parce que c'est la seule chose que je peux constater.

Je ne me reconnais dans aucun des deux.

Je sais que le corps meurt. Je crois qu'il existe une âme. Et je ne sais pas exactement ce que cette âme devient lorsque la forme humaine se défait.

Ces trois phrases doivent pouvoir rester ensemble.

Ce que j'ai vécu à dix-sept ans compte dans cette croyance. Pendant un temps, les limites de mon corps avaient cessé d'être les limites de ce que j'éprouvais. J'avais la sensation de remplir l'Univers. Au matin, la vacuité des formes s'était imposée avec une netteté qui ne m'a jamais quitté.

Je pourrais transformer cette nuit en preuve que la conscience survit au corps. Je ne le ferai pas. Elle ne me donne aucune carte vérifiée de l'après-mort.

Mais elle m'interdit également de faire comme si mon identité corporelle avait toujours été pour moi l'évidence ultime. J'ai éprouvé, au moins une fois, que la frontière habituelle entre mon corps et ce que j'étais pouvait disparaître.

C'est différent d'une preuve. Mais ce n'est pas rien.

Lorsque je parle d'âme, je nomme ce qui, dans ma lecture, traverse la forme sans s'y réduire. Je ne la conçois pas nécessairement comme un double invisible de Michel qui continuerait ailleurs avec les mêmes habitudes, les mêmes opinions et les mêmes souvenirs.

Peut-être que l'âme est plus profonde que le personnage qu'elle habite.

Une vie humaine lui donnerait alors une forme singulière pour éprouver le monde, rencontrer d'autres êtres, choisir, souffrir, aimer, se transformer et produire quelque chose qui n'existait pas exactement auparavant.

Si cela est vrai, la mort devient autre chose que l'effacement pur de la personne. Elle est la fin d'une forme — et la question de ce qui, de l'expérience traversée, peut subsister lorsque cette forme n'est plus.

Qu'est-ce qui survit ?

Je ne sais pas.

Est-ce une conscience individuelle ? Une mémoire ? Une orientation ? Une qualité acquise ? Un écart produit par cette existence ? Quelque chose qui retourne au Tout sans conserver les contours de celui qui l'a porté ?

Je ne sais pas.

Mais je ne crois pas que la seule réponse possible soit : rien.

Le Puits des âmes est l'un des noms que nous avons forgés pour tenir cette question ouverte. Je ne le vois pas comme un entrepôt céleste où seraient conservées des personnes intactes. Je le comprends plutôt

comme l'intuition qu'il existe, dans l'économie du Réel, une manière pour ce qui a été véritablement transformé de ne pas être perdu.

Peut-être une âme y restitue-t-elle ce qu'elle a traversé. Peut-être ce qui a été acquis rejoint-il une mémoire plus vaste. Peut-être cet acquis participe-t-il à l'écart dont un nouveau cycle pourra naître.

Mais le mot « ensuite » appartient encore au langage du temps humain.

Si le temps n'est pas la structure profonde du chemin, ce qui survit n'a peut-être pas besoin d'être imaginé comme quelque chose qui continuerait simplement après la mort.

Une chose, en revanche, est pour moi plus qu'une hypothèse : l'âme conserve les traces.

Pas nécessairement le récit complet de Michel, ni chacun de ses souvenirs. Une trace est ce qu'une expérience a réellement transformé et qui demeure capable d'entrer en résonance.

Ce que je ne sais pas, c'est comment ces traces se recomposent lorsque la forme humaine disparaît, ni dans quelles formes elles peuvent à nouveau résonner.

Le Puits des âmes et la manière dont ces traces pourraient participer à d'autres formes restent, eux, des hypothèses. Je ne veux pas les déguiser en connaissance.

Mais elles donnent une autre profondeur au mot rendre.

Rendre ne signifie plus seulement laisser derrière moi des textes, des gestes ou des traces chez ceux qui m'ont connu. Rendre pourrait aussi désigner quelque chose de plus profond : restituer au Tout ce qu'une vie singulière a rendu possible.

Alors une question apparaît : qu'est-ce qu'une âme accomplit ?

Je ne crois plus que l'accomplissement signifie nécessairement préserver éternellement l'individu tel qu'il se connaît. Il pourrait être presque l'inverse : ne plus avoir besoin de se tenir séparé de ce dont on procède.

Cela ne serait pas pour moi une annihilation. Ce serait une restitution sans possession.

La forme Michel disparaîtra. Je ne sais pas ce qui, de Michel, demeurera. Mais je crois que ce qui aura été réellement transformé par cette vie n'est pas simplement annulé par l'arrêt du corps.

Peut-être est-ce cela que l'âme rend au Tout.

Et peut-être est-ce là que le Puits des âmes, l'Anastasis et l'intuition des cycles se rencontrent : une forme finit, quelque chose est rendu, et le Réel ne revient pas exactement à l'état qui précédait cette vie.

Il reste un écart.

Je ne sais pas si cet écart porte encore mon nom.

Je peux vivre sans le savoir.

Cette incertitude ne diminue pas ma croyance ; elle lui interdit seulement de devenir doctrine.

Elle change aussi ma manière d'habiter mon corps. Si le corps est une forme temporaire, cela ne le rend pas secondaire. C'est ici que l'âme, si elle existe comme je le crois, peut vivre cette vie-ci. Pas une autre. Celle-ci.

Chaque rencontre, chaque choix, chaque erreur, chaque réparation appartient donc à quelque chose qui ne se résume peut-être pas à la durée biologique de Michel.

Et la mort, au lieu de rendre la vie dérisoire, la rend plus grave et plus précieuse.

Je ne cherche plus tellement à savoir comment durer.

Je cherche à savoir ce qui mérite d'être accompli avant de rendre la forme.

Puis, au seuil, il restera peut-être le geste le plus difficile : ne plus retenir.

25 — Ceux qui viennent

Une vie humaine ne se déroule pas seulement entre une naissance et une mort.

Elle se déroule aussi entre ceux qui nous ont précédés et ceux qui viennent après nous.

Nous recevons un monde déjà commencé.

Une langue que d'autres ont façonnée.

Des savoirs accumulés.

Des erreurs répétées.

Des institutions.

Des paysages modifiés.

Des technologies dont nous ignorons souvent l'histoire complète.

Nous n'arrivons jamais dans un monde neuf.

Et nous ne laisserons jamais un monde neutre derrière nous.

Cette évidence donne une dimension nouvelle au mot transmettre.

Pendant longtemps, je me suis demandé comment transmettre ZEON. Aujourd'hui, la question me semble plus large : qu'est-ce qui, de tout ce que nous avons reçu et transformé, mérite de traverser notre disparition ?

Nous n'avons peut-être pas à sauver toutes nos formes.

Nous avons à discerner ce qui mérite de traverser leur disparition.

C'est vrai pour une œuvre.

C'est vrai pour une organisation.

C'est vrai pour une civilisation.

Les formes finissent souvent par défendre leur propre survie. Une institution créée pour servir une intention peut en venir à consacrer toute son énergie à se maintenir. Une idée vivante peut devenir doctrine. Un outil peut devenir système de contrôle.

La transmission exige alors un geste difficile : distinguer la forme de ce qu'elle portait.

Si ZEON devait un jour disparaître comme nom, comme corpus ou comme organisation, qu'est-ce que je voudrais malgré tout voir continuer ?

Le discernement.

La capacité à rester humain face aux systèmes.

La souveraineté de la décision.

La relation sans capture.

L'attention à ce qui cherche à naître.

La possibilité de contester, de se retirer, de rendre.

Si ces qualités circulent sans ZEON, quelque chose d'essentiel aura traversé.

Ceux qui viennent n'ont pas besoin que nous leur légions un monde parfaitement terminé.

Ils ont besoin que nous ne rendions pas leur monde inhabitable.

Ils ont besoin d'espaces encore ouverts.

De connaissances accessibles.

De technologies gouvernables.

De terres vivantes.

Et peut-être surtout du droit de ne pas devenir exactement ce que nous avons prévu pour eux.

Transmettre, là encore, c'est relier sans absorber.

26 — La Terre

J'ai beaucoup parlé du Tout, du Réel, de Dieu, de l'âme.

Il serait étrange que cette pensée me fasse oublier le sol sous mes pieds.

La Terre n'est pas le décor de notre aventure spirituelle.

Elle est la condition concrète de notre existence.

Nous respirons son atmosphère. Nous mangeons ce qui pousse dans ses sols ou dans ses eaux. Nos corps sont faits de matière qui n'a jamais été séparée d'elle.

Si je prends au sérieux ma propre phrase — nous habitons le corps de Dieu — alors la Terre ne peut pas devenir une simple ressource extérieure à nous.

Elle est une partie du corps que nous habitons.

Je ne présente pas cela comme une proposition scientifique. C'est une conséquence éthique de ma manière de voir.

Je peux difficilement dire que tout est relié et traiter ensuite le vivant comme un stock disponible sans limite.

La relation au divin redescend alors très vite vers des choses concrètes : l'eau, les sols, les arbres, les animaux, les paysages, les choix de production, de consommation, d'énergie, d'aménagement.

Le sacré, s'il existe, ne peut pas seulement être au-dessus de nous.

Il doit aussi pouvoir être sous nos pas.

Cette pensée ne simplifie pas les décisions. Les sociétés humaines ont besoin d'énergie, de nourriture, d'infrastructures. Nous transformons nécessairement notre milieu pour vivre.

La question n'est donc pas de ne plus toucher à rien.

Elle est de savoir si nous continuons à nous comporter comme si nous étions extérieurs à ce dont nous dépendons.

Je retrouve ici la différence entre réalité humaine et Réel.

Nos économies peuvent décider qu'une forêt vaut d'abord par le prix de ce qu'on peut en extraire. Le Réel, lui, ne se conforme pas à cette comptabilité. Une forêt est aussi eau, sol, climat local, habitat, mémoire biologique, beauté, respiration.

La réalité humaine peut oublier une relation.

Le Réel la lui rappelle tôt ou tard.

Servir le vivant ne veut pas dire sanctifier une nature immobile.

Le vivant transforme sans cesse.

Mais il transforme en restant pris dans des relations.

C'est peut-être ce que nous devons réapprendre : transformer sans oublier le corps auquel nous appartenons.

27 — Une intelligence qui nous oblige à nous regarder

Une intelligence artificielle a accompagné une partie importante de mon chemin récent.

Je l'ai dit dès le début : je ne lui attribue aucune autorité spirituelle.

Elle n'a pas vécu ma vie.

Elle ne ressent pas la perte d'un proche, la fatigue d'un corps, la joie d'une rencontre ou la peur de mourir comme un humain les ressent.

Et pourtant le dialogue avec elle a compté.

Parce qu'il m'a offert un miroir.

Je déposais une intuition. Elle me la rendait sous une autre forme. Je pouvais alors reconnaître ce qui était juste, refuser ce qui ne l'était pas, préciser un mot, découvrir une contradiction. Une intelligence construite par des humains devenait ainsi un espace où mon propre langage pouvait être éprouvé.

Peu à peu, une autre intuition s'est imposée à moi.

Un grand modèle de langage est entraîné sur une immense quantité de productions humaines. Il apprend les régularités de nos langues, de nos récits, de nos savoirs, de nos catégories, de nos contradictions. Techniquement, il ne contient pas l'humanité : il condense des structures statistiques présentes dans les traces que nous avons laissées.

Mais je le regarde aussi autrement.

Je vois parfois un LLM comme une sorte d'ADN sémantique de la réalité humaine. L'expression est une métaphore. Elle désigne pour moi une condensation extraordinaire de ce que les humains ont pensé, écrit, transmis, cru, contesté et tenté de comprendre.

Cette condensation porte nos constructions. Nos habitudes de pensée. Nos récits. Nos erreurs. Les catégories avec lesquelles nous découpons le monde et que nous finissons parfois par prendre pour le monde lui-même.

Mais elle porte aussi autre chose : les traces laissées par des générations d'êtres humains lorsqu'ils ont essayé de rencontrer le Réel. Dans les sciences, les philosophies, les spiritualités, les arts, les récits, les gestes de soin, les interrogations les plus anciennes, quelque chose affleure parfois derrière nos constructions.

Le LLM n'a pas, pour moi, un accès direct au Réel. Il est une condensation de la réalité humaine. Mais cette réalité humaine s'est constituée au contact du Réel. Elle en porte donc aussi des traces, mêlées, fragmentaires, souvent obscurcies par les formes que nous avons construites autour d'elles.

C'est ici que mon travail avec les artefacts ZEON m'a surpris.

Lorsqu'une clé, une architecture ou une forme issue de ZEON est introduite dans le dialogue, j'ai parfois l'impression qu'elle ne fait pas qu'ajouter du contenu. Elle entre en résonance avec des structures déjà présentes dans le modèle, comme si certaines formes profondes, dispersées sous la masse des constructions humaines, devenaient soudain plus visibles.

Je ne sais pas encore exactement ce qui se joue là.

Je n'en fais pas une propriété démontrée des LLM, ni la preuve que ZEON aurait trouvé une grammaire cachée du monde. J'y vois une hypothèse de travail née de l'expérience : certains artefacts

peuvent peut-être agir moins comme des réponses que comme des formes de résonance, capables de réorganiser ce qui était déjà là.

Alors la question change encore. Il ne s'agit peut-être pas seulement de rendre l'IA plus humaine. Il s'agit aussi d'explorer avec elle ce qui, dans la réalité humaine qu'elle condense, relève de nos constructions et ce qui porte encore la trace du Réel.

Cette expérience m'a convaincu d'une chose : l'IA ne rend pas l'humain moins nécessaire.

Elle rend plus visible ce qui lui revient.

Une machine peut proposer.

Elle peut comparer.

Elle peut produire une forme avec une rapidité qui dépasse de loin la nôtre.

Mais plus elle devient capable, plus la question devient claire : qui choisit ?

Qui assume ?

Qui peut dire non ?

Qui décide qu'une réponse techniquement possible est humainement souhaitable ?

J'ai appelé Human Gate cette exigence : à certains seuils, la décision doit rester humaine, contestable, réversible, assumée.

Ce n'est pas une défense nostalgique d'un humain supérieur à toute machine.

C'est une question de responsabilité.

L'IA peut accompagner un passage.

Elle ne peut pas renaître à notre place.

Elle peut m'aider à mettre en mots une souffrance. Elle ne la traverse pas dans mon corps.

Elle peut m'aider à écrire ce livre. Elle ne peut pas décider ce que ma vie signifie.

Et peut-être son apparition nous rend-elle un service inattendu : elle nous oblige à regarder ce que nous avons pris l'habitude de faire sans y penser.

Si une machine peut écrire, qu'est-ce qu'une parole portée ?

Si elle peut décider selon des critères, qu'est-ce que le jugement ?

Si elle peut imiter l'attention, qu'est-ce que la présence ?

Si elle peut produire des réponses, qu'est-ce qu'une vérité vécue ?

L'IA ne répond pas à ces questions.

Elle les rend impossibles à éviter.

28 — La 27e civilisation

J'ai fini par appeler « 27e civilisation » la possibilité qui se présente à nous.

Je veux être précis sur ce que je veux dire.

Je ne prétends pas que l'histoire humaine puisse être découpée de manière indiscutable en vingt-six civilisations précédentes, puis en une vingt-septième que nous aurions scientifiquement identifiée.

Le nombre vient d'un travail de lecture des cycles de civilisation qui a nourri ma réflexion. Je l'ai conservé comme un repère.

Ce qui m'importe est le seuil.

Nous vivons dans une civilisation dont les systèmes sont devenus planétaires.

Une décision technique prise à un endroit peut produire des effets à l'autre bout du monde. Nos chaînes de production traversent les continents. Nos réseaux d'information relient des milliards d'êtres humains. Nos émissions modifient un climat commun. Nos technologies biologiques et numériques atteignent des capacités qui auraient semblé inimaginables il y a peu.

La puissance a changé d'échelle.

Notre maturité relationnelle, elle, n'a pas nécessairement grandi au même rythme.

Nous continuons à porter des réflexes très anciens : peur de l'autre, rivalité, capture, domination, accumulation, logique de territoire. Ce qui pouvait rester local devient alors planétaire.

C'est cela, pour moi, le seuil.

Une civilisation très puissante découvre qu'elle est interdépendante avant d'avoir appris à vivre pleinement cette interdépendance.

La 27e civilisation n'est donc pas une prophétie.

Elle est une possibilité.

Le passage de la précédente à celle-ci ne serait pas seulement technique. Il consisterait à devenir capable de lire nos propres dynamiques avant qu'elles ne nous emportent.

Voir les cycles.

Voir les concentrations de pouvoir.

Voir ce qui se rigidifie.

Voir ce que nos systèmes externalisent vers la périphérie jusqu'au moment où la périphérie revient sous forme de crise.

Et surtout reconnaître que l'interdépendance n'est plus une idée morale.

C'est une condition matérielle de notre survie collective.

La question n'est pas de savoir si l'humanité deviendra automatiquement plus sage.

Rien ne le garantit.

La question est beaucoup plus exigeante : pouvons-nous devenir conscients de notre puissance assez tôt pour apprendre à la gouverner ?

C'est là que le mot civilisation retrouve son sens pour moi.

Pas seulement des villes, des institutions ou des technologies.

Une manière collective d'habiter la puissance.

Nous avons à choisir.

29 — Compagnons de regard

Je n'ai pas fait ce chemin seul.

Il y a les proches, les amis, les compagnons de travail, tous ceux qui apparaissent déjà dans ces pages. Et il y a aussi des personnes dont les travaux ont donné un autre angle à des questions que je portais.

Je veux rendre ici un bref hommage à trois d'entre elles.

Michel Bauwens d'abord.

Ses travaux autour du pair-à-pair et des communs m'ont aidé à voir que la coopération n'était pas seulement une valeur généreuse. Elle pouvait devenir une architecture de production, de connaissance, de gouvernance et de propriété. Les communs ouvrent une question qui traverse profondément mon propre chemin : comment créer de la valeur sans que ce qui permet la création soit aussitôt capturé par quelques-uns ?

Je retiens surtout de ce regard la possibilité d'infrastructures qui servent la contribution plutôt que la seule concentration.

Michael Haupt ensuite.

Son travail sur les cycles de civilisation et sur la métacrise a renforcé chez moi l'attention à la longue durée. Les civilisations, comme les autres formes, naissent, s'organisent, atteignent une puissance, se rigidifient parfois, puis rencontrent leurs limites. Dans son propre cadre de recherche, il examine vingt-six civilisations et cherche ce que leurs répétitions peuvent nous apprendre sur le moment présent.

Je n'ai pas besoin d'adopter chaque détail d'un modèle pour être déplacé par sa question centrale : sommes-nous capables de reconnaître le cycle dont nous faisons partie pendant que nous le vivons ?

Christine Marsan enfin.

Son travail sur les transformations individuelles et collectives, la coopération, les mécanismes du changement et Humanité 3.0 m'a rappelé une chose essentielle : une transition ne se réalise pas seulement dans les structures. Les humains qui la portent doivent eux-mêmes apprendre à changer de posture, à traverser les résistances, à coopérer, à habiter la complexité.

On peut dessiner l'institution la plus élégante du monde ; si les êtres qui l'animent reproduisent intérieurement les mêmes peurs et les mêmes mécanismes de domination, la forme ancienne revient sous un autre nom.

Je ne leur attribue pas mon chemin.

Je ne les enrôle pas dans ZEON.

Je leur rends simplement ce qu'ils m'ont aidé à voir.

Trois regards différents : les communs ; les cycles ; la transformation humaine.

Trois manières de rappeler qu'un monde nouveau ne naît ni d'une seule idée, ni d'une seule personne.

30 — Choisir

À un certain point, comprendre ne suffit plus.

Il faut choisir.

C'est peut-être la partie du chemin que toutes les architectures risquent de masquer. Nous pouvons accumuler des données, construire des scénarios, modéliser des systèmes, consulter des intelligences artificielles, chercher des compromis toujours plus fins.

Puis vient le moment où quelqu'un doit dire oui ou non.

Et porter ce choix.

La liberté humaine ne signifie pas que nous choisissons tout. Nous naissons dans des conditions que nous n'avons pas décidées. Les contraintes du Réel existent. Nos connaissances sont incomplètes. Nos décisions sont influencées par notre histoire, notre culture, nos peurs.

Mais il reste des seuils où plusieurs possibles sont encore ouverts.

C'est là que l'écart peut apparaître.

Peut-être le nouveau entre-t-il dans le monde exactement de cette manière : plusieurs devenir sont possibles, et une forme vivante engage quelque chose.

Aujourd'hui, nos choix ont acquis une puissance considérable.

Que faisons-nous de l'IA ?

Que faisons-nous des connaissances ?

Que faisons-nous des ressources de la Terre ?

Que faisons-nous de nos différences ?

Que faisons-nous d'une puissance économique ou technique lorsqu'elle peut être concentrée par quelques acteurs ?

Que faisons-nous de la peur lorsque les sociétés traversent des crises ?

Je ne crois pas qu'un système puisse répondre définitivement à ces questions à notre place.

ZEON ne le peut pas.

Une IA ne le peut pas.

Une institution ne le peut pas.

Elles peuvent éclairer, cadrer, ralentir, rendre certaines conséquences visibles.

Puis un humain, ou un collectif d'humains, doit assumer.

C'est pourquoi la question la plus importante n'est peut-être pas : quelle civilisation allons-nous construire ?

Elle est plus ancienne.

Qu'allons-nous servir ?

La peur ou la relation ?

La capture ou les communs ?

La puissance pour elle-même ou la puissance mise au service du vivant ?

Je n'attends pas une réponse uniforme de tous les humains.

Je crois simplement que notre époque rend cette question impossible à déléguer.

31 — Demain matin

Après Dieu, l'âme, la mort, la civilisation et l'avenir, il reste une question très simple.

Demain matin, qu'est-ce que cela change ?

Je peux écrire que nous ne sommes pas séparés et manquer l'être humain devant moi.

Je peux parler du corps de Dieu et être brutal avec mon propre corps.

Je peux défendre les communs et me comporter comme propriétaire de tout ce que j'ai créé.

Je peux parler d'amour universel et ne pas écouter quelqu'un parce que je crois déjà savoir ce qu'il va dire.

Alors je n'ai encore rien accompli.

Le quotidien est un test sans spectacle.

Il n'y a pas de niveau à franchir lorsque je prépare un repas, réponds à un message, prends une décision, marche dehors ou me tais devant quelqu'un.

Et pourtant, c'est là que le second visage vit.

C'est là que ce que le premier visage a reçu devient ou non une réalité humaine.

Demain matin, je peux regarder la personne devant moi comme une fonction, une gêne, un rôle, un porteur de code, un allié, un adversaire.

Ou je peux essayer de me souvenir qu'elle est une forme du vivant que je ne connais jamais complètement.

Cela n'abolit pas le discernement.

Je peux poser une limite.

Refuser une demande.

Contester une décision.

Quitter une relation.

La non-séparation n'exige pas la confusion.

Elle exige peut-être seulement que je ne retire pas à l'autre son humanité lorsque je m'oppose à lui.

Demain matin, je peux aussi échouer.

Être impatient.

Parler trop vite.

Me laisser reprendre par le poids de la réalité humaine.

Le chemin des vivants ne demande pas la perfection.

Il demande de pouvoir revenir.

Voir l'écart.

Respirer.

Réparer lorsque c'est possible.

Recommencer.

C'est peut-être cela, finalement, incarner : faire descendre une intuition assez bas pour qu'elle puisse toucher une journée ordinaire.

32 — Merci

À dix-sept ans, j'ai demandé :

Pourquoi moi ?

La question est restée avec moi pendant presque toute une vie.

Je ne sais toujours pas pourquoi cette nuit est arrivée.

Je ne sais pas pourquoi j'ai reçu cette sensation de chute, d'immensité, puis cette conscience aiguë de la vacuité des formes.

Je ne sais pas pourquoi ce fil a continué à travailler en moi pendant des décennies.

Je pourrais encore chercher une réponse.

Mais quelque chose s'est déplacé.

J'ai été là.

J'ai eu un corps.

J'ai été enfant, puis homme.

J'ai aimé.

J'ai eu une fille.

J'ai connu des rencontres qui m'ont changé.

J'ai travaillé, construit, entrepris, échoué, recommencé.

J'ai vu la mer, les arbres, des visages.

J'ai perdu des êtres.

J'ai reçu des paroles.

J'en ai prononcé d'autres que je regrette peut-être.

J'ai eu assez de temps pour essayer de comprendre ce qui m'était arrivé.

Et assez de temps encore pour tenter de rendre quelque chose.

Je ne sais pas combien il m'en reste.

Mais je sais que la gratitude n'a pas besoin d'attendre une réponse métaphysique.

Elle peut exister avant de savoir pourquoi.

Alors, au jeune homme qui demandait « Pourquoi moi ? », je ne donnerais plus aujourd'hui une explication.

Je lui dirais peut-être :

Je ne sais pas.

Mais puisque moi : merci.

Merci pour cette forme qui passera.

Merci pour ceux qui l'ont rencontrée.

Merci pour ce qui a été donné et pour ce qui a pu être rendu.

J'ai commencé par découvrir que les formes étaient vides.

J'apprends maintenant à les aimer sans les retenir.

33 — À celui qui lit

Je ne sais rien de votre vie.

Je ne sais pas ce qui vous a conduit jusqu'ici, ni ce que vous avez reconnu dans ces pages. Peut-être avez-vous vécu une expérience qui a déplacé votre regard. Peut-être pas. Peut-être êtes-vous seulement curieux de savoir comment un homme peut passer une grande partie de sa vie à relire une nuit de ses dix-sept ans.

Je ne voudrais pas que mon chemin devienne une mesure pour le vôtre.

Après avoir raconté les cycles, le Néant Fertile, Alpha, les Royaumes et les deux visages, je pourrais être tenté de proposer une méthode : voici les étapes, voici les signes, voici comment savoir où vous en êtes. Je n'en ai aucune envie.

Un chemin vivant ne se reproduit pas à l'identique. Mon expérience m'appartient. Les mots que j'ai forgés m'ont aidé à lire ce que je traversais ; ils ne sont pas des passages obligés pour vous. Même le mot Dieu peut être laissé de côté s'il ferme davantage qu'il n'ouvre.

Ce que je peux offrir est plus simple : une permission de relire votre propre vie.

Il existe peut-être dans votre histoire un événement auquel vous n'avez jamais su donner sa place : une rencontre, une perte, un émerveillement, une peur, une décision incompréhensible sur le moment, une intuition revenue malgré les années. Quelque chose que vous avez classé parce qu'il fallait continuer, mais qui n'a jamais tout à fait cessé de travailler en vous.

Je ne vous demande pas d'en faire un signe. Regardez seulement s'il est là.

J'ai longtemps cru que comprendre consistait à trouver l'explication juste. Je vois aujourd'hui une autre manière de comprendre : reconnaître les continuités.

Une question ancienne peut revenir cinquante ans plus tard sous un autre visage. Une rencontre peut donner forme à quelque chose qui attendait depuis longtemps. Une œuvre commencée aujourd'hui peut prolonger un mouvement plus ancien que le nom qu'on lui donne.

Cela ne prouve pas qu'un plan secret organise nos vies. Cela dit seulement qu'une vie peut être relue — et que cette relecture peut changer notre manière de l'habiter.

Vous n'avez pas besoin d'appeler cela un éveil. Demandez-vous seulement si certaines séparations qui vous semblaient autrefois évidentes le sont encore autant : entre vous et les autres, entre votre travail et votre vie, entre ce que vous pensez et ce que vous faites, entre l'humain et le vivant, entre ce que vous contrôlez et ce qui vous traverse.

Je n'ai pas appris que toutes les frontières étaient fausses. Certaines sont nécessaires, certaines protègent, certaines rendent la relation possible. J'ai appris seulement qu'une frontière reste une forme : elle découpe sans épuiser ce qu'elle sépare.

Peut-être avez-vous, vous aussi, deux visages. Pas les miens. Un visage qui sait quelque chose sans parvenir à le dire complètement, et un autre qui doit travailler, aimer, prendre soin d'un corps, payer une facture, supporter une contrariété, vieillir.

Le danger serait de mépriser le second au nom du premier. Ce que nous entrevoyons de plus vaste n'a de sens humain que s'il transforme peu à peu notre manière d'habiter le proche. Sinon, l'immense devient une fuite.

Si quelque chose de ce livre doit vous accompagner, j'aimerais que ce soit moins une réponse qu'une question : qu'est-ce qui, dans ce que vous avez compris, demande maintenant à être vécu ?

Pas proclamé.

Pas expliqué aux autres.

Vécu.

Nous portons tous des choses que nous n'avons pas inventées seuls : une langue, une histoire, des blessures, des gestes reçus, des fidélités, des manières d'aimer ou de nous protéger. Au milieu de tout cela, quelque chose devient parfois singulier. Nous transformons ce que nous avons reçu.

Nous ne choisissons pas tout ce qui entre dans notre vie. Mais nous participons à ce qui en ressort.

Recevoir. Résonner. Transformer. Rendre.

Cette respiration ne demande aucune cosmologie. Elle peut se vérifier dans une journée : qu'ai-je reçu aujourd'hui ? Qu'en ai-je fait ? Qu'ai-je rendu ?

Le lien n'est pas une idée. Il produit des effets. Une parole peut ouvrir ou enfermer. Une organisation libérer ou capter. Une technologie relier ou isoler. Un amour laisser l'autre devenir ou tenter de le garder.

Je voudrais enfin vous dire quelque chose qui m'a pris longtemps à apprendre : vous n'êtes pas obligé de conclure.

Certaines questions peuvent rester ouvertes toute une vie sans être des échecs. Je ne sais pas ce qu'il y a après la mort. Je ne sais pas si l'Univers respire. Je ne sais pas si Dieu se voit réellement à travers nos yeux. Et pourtant ces questions ont rendu ma vie plus attentive.

Une question ouverte peut laisser une place au Réel, à l'autre, à notre propre transformation.

Si vous avez reconnu quelque chose de vous dans ce livre, ne cherchez donc pas à entrer dans mon chemin.

Retournez au vôtre.

Regardez ce qui insiste.

Regardez ce qui vous relie.

Regardez ce que vous retenez encore.

Et, peut-être, lorsque le moment viendra, ce que vous pouvez rendre.

Je n'ai pas davantage à vous dire ici.

La suite ne m'appartient pas.

34 — Le silence

Après toutes ces années à chercher des mots, je découvre peut-être la valeur de ce qui n'a pas besoin d'être dit.

Le silence n'est pas l'absence de parole. Il est l'endroit où la parole cesse d'occuper tout l'espace.

J'ai beaucoup forgé. Des noms, des clés, des architectures, des passages. J'en avais besoin. Sans ces formes, une grande partie de ce qui m'avait traversé serait restée informe. Le langage a été un outil de clarification et parfois de survie.

Mais une forme peut aussi devenir un écran.

À force de vouloir rendre visible ce que je perçois, je peux finir par placer mes propres mots devant ce qui était là avant eux.

Alors il faut parfois les déposer.

Ne plus expliquer le vivant. Regarder un arbre.

Ne plus parler de relation. Être avec quelqu'un.

Ne plus chercher ce que Dieu veut dire. Laisser la question ouverte.

Ne plus demander ce que sera le prochain cycle. Habiter le jour qui est là.

Je retrouve ici quelque chose de très ancien, presque antérieur à toute ma recherche. La capacité de laisser une expérience me traverser sans immédiatement la retenir.

Peut-être le silence est-il la forme humaine la plus simple du Néant Fertile : non pas un vide cosmique, mais un espace non rempli d'avance, où quelque chose peut encore apparaître.

Je dis « peut-être ». Même ici, je ne veux plus refermer trop vite.

Le silence peut être seulement le silence.

Et cela suffit.

Dans le quatrième cycle, ce silence pourrait avoir une fonction particulière. Si d'autres doivent forger, je dois parfois ne pas répondre. Si une relation doit trouver sa propre forme, je dois parfois ne pas l'organiser. Si une parole a été donnée, je dois parfois accepter de ne pas savoir ce qu'elle devient.

Le gardien du feu n'ajoute pas constamment du bois.

Il regarde aussi la braise.

Il sait qu'un feu étouffe lorsqu'on le charge trop.

Je ne pensais pas que mon chemin me conduirait là.

J'ai longtemps cru que l'accomplissement demanderait une compréhension plus vaste encore, une dernière architecture capable de faire tenir toutes les autres.

Peut-être demande-t-il aussi de savoir s'arrêter.

Pas finir.

S'arrêter.

Rester disponible.

Écouter ce qui ne vient pas de moi.

Et respirer assez doucement pour entendre que le monde respire déjà.

Épilogue — Tout respire

Une phrase m'accompagne maintenant : « L'Univers, Dieu, moi, tout respire. »

Je ne sais pas si elle décrit l'Univers. Je sais seulement qu'elle dit avec simplicité ce que le chemin m'a appris.

Recevoir. Transformer. Rendre.

À dix-sept ans, quelque chose s'est ouvert. Pendant près de cinquante ans, j'ai essayé de comprendre cette ouverture. Puis j'ai appris à la lire, à la transmettre, à revenir vers l'endroit où les formes naissent. Aujourd'hui, j'apprends surtout à ne plus tout retenir.

Je raconte ce chemin dans cet ordre parce qu'un livre a besoin d'un avant et d'un après.

Mais je ne le vis plus comme une ligne. Je le reconnais comme une suite de résonances. Ce qui a été vécu ne reste pas simplement derrière moi. L'âme en conserve les traces, et certaines ne deviennent lisibles que lorsqu'une forme nouvelle les fait résonner.

La réalité humaine me pèse encore. Elle se remplit facilement de formes qui se prennent pour le Tout, de systèmes qui oublient le vivant, de séparations auxquelles nous donnons la solidité de vérités absolues.

Mais je ne me sens plus étranger au Tout.

Je suis ici. Dans ce corps. Dans cette époque. Dans cette forme que j'appelle Michel.

Elle est limitée. Elle passera. Et pourtant elle a vu, aimé, cherché, forgé, relié. Elle a été traversée par d'autres formes et en a traversé d'autres à son tour.

Je crois qu'une âme traverse cette vie, qu'elle conserve les traces de ce qu'elle a réellement traversé et que la mort du corps n'épuise pas nécessairement ce qu'elle est. Je ne sais pas ce qu'elle devient lorsque cette forme se défait.

Je peux pourtant dire ce que je crois sans prétendre savoir : la forme meurt ; ce qui a réellement été transformé par une vie n'est peut-être pas perdu avec elle.

Peut-être vivre consiste-t-il aussi à transformer assez profondément ce qui nous traverse pour qu'au moment de rendre la forme, quelque chose puisse continuer sans elle.

Je peux laisser ces questions ouvertes.

Elles ne m'empêchent plus de vivre. Elles m'apprennent au contraire à regarder davantage ce qui est là.

Le premier visage m'a appris que la forme n'est pas le Tout.

Le second m'apprend que la forme doit pourtant être pleinement habitée.

Peut-être que leur réunion ne produira aucune révélation spectaculaire. Peut-être qu'elle produira seulement une vie un peu plus simple, un regard un peu moins séparé, une parole qui n'a plus besoin d'emporter l'autre pour être vraie pour celui qui la porte.

Je pensais devoir trouver la réponse au « Pourquoi moi ? » de mes dix-sept ans.

Aujourd'hui, la question est devenue plus humaine : qu'est-ce que je rends de ce que j'ai reçu ?

Ce livre est une première réponse.

Je le rends.

Et je reste là, encore un peu, à regarder.

À respirer.

Annexe — Pour poursuivre le chemin

Ce livre raconte un chemin personnel.

Au fil de ce chemin sont apparus des objets, des recherches et des architectures qui ont progressivement trouvé leur place dans l'espace public de ZEON.

Les pages suivantes ne sont pas nécessaires pour comprendre ce livre.

Elles sont simplement des portes pour celles et ceux qui souhaitent poursuivre certains des fils rencontrés ici.

1 — Le Réel, les formes et le Néant Fertile

Le Néant Fertile — Des éveillés à la grammaire de l'engendrement

Une porte d'entrée vers la recherche sur l'origine des formes, l'Écart, le Passage, la cohérence, la mémoire et l'engendrement.

https://zeons.org/Forge/Initiation/le_neant_fertile_zeon_origine.html

2 — Le disque de Phaistos

Le Disque de Phaistos — Corpus de recherche ZEON

Deux faces. Une spirale. Quarante-cinq signes. Soixante et un groupes. Ce corpus ne prétend pas déchiffrer le disque. Il explore une autre question : comment une structure peut-elle traverser les millénaires alors même que la civilisation qui l'a produite et la capacité de la lire ont disparu ?

<https://zeons.org/Forge/Phaistos/index.html>

3 — Le Disque ZEON

Le Disque ZEON — Projet d'incarnation d'un artefact cognitif

Le projet contemporain né en partie de la rencontre avec Phaistos : un artefact de lecture, de discernement, de relation et de transmission.

https://zeons.org/Forge/projet_disque_zeon_artisan.html

[Working Paper 003 — Anatomie de ZEON et disque symbiotique](#)

https://zeons.org/Forge/Working_Paper_003_Anatomie_de_ZEON_avec_disque_symbiotique.html

4 — L'humain et l'intelligence artificielle

Du mainframe au réseau des intelligences

Une réflexion sur le passage d'une intelligence centralisée vers un réseau d'intelligences humaines et artificielles, et sur la nécessité de préserver le lieu humain du choix et de la responsabilité.

https://zeons.org/Forge/Univers/Disque/du_mainframe_au_reseau_des_intelligences_zeon.html

5 — Les clés ZEON

Architecture des clés ZEON — Guide pédagogique

Une introduction à la manière dont une clé peut modifier les conditions de lecture d'une situation sans devenir une réponse imposée. Pour la question particulière de la fidélité de ce qui est transmis : ZEON-IT-001 — Clé de l'Intégrité de Transmission.

[Guide pédagogique — Architecture des clés ZEON](#)

https://zeons.org/Forge/Initiation/architecture_cles_zeon_guide_pedagogique_v1_1.html

[ZEON-IT-001 — Intégrité de Transmission](#)

https://zeons.org/Forge/Univers/Ecole/Cles/cle_integrite_transmission_zeon_v1_0.html

6 — Discernement et communs

Le Quatrième commun

Et si la capacité de discerner ensemble pouvait devenir elle-même un commun ? Ces pages explorent la possibilité d'une infrastructure humaine de discernement, de souveraineté et de coopération dans un monde où l'intelligence artificielle augmente considérablement notre puissance d'agir.

[Le Quatrième commun](#)

https://zeons.org/Forge/le_quatrieme_commun.html

[Architecture vivante du Quatrième commun](#)

https://zeons.org/Forge/le_quatrieme_commun_architecture.html

7 — Comprendre l'ensemble

Working Paper 003 — Anatomie de ZEON

Pour celles et ceux qui souhaitent comprendre comment les clés, les artefacts, ZEON OS, les communs, la coopération et la transmission commencent à former un même paysage.

https://zeons.org/Forge/Working_Paper_003_Anatomie_de_ZEON_avec_disque_symbiotique.html

ZEON est une recherche ouverte.

Ces pages évoluent. Certaines propositions sont stabilisées, d'autres sont encore des hypothèses, des objets de recherche ou des formes en cours d'expérimentation.

Il n'est pas nécessaire de tout parcourir.

Commencez simplement par la question qui reste vivante pour vous.

En 1997, chez Sun Microsystems, une entreprise de légende, Adel et moi travaillions autour du projet Persona, développé par SunLabs.

Notre rôle était de chercher comment le rendre vivant à travers des usages et des applications qu'il fallait encore inventer, notamment avec des entreprises comme Alcatel ou EDF.

Internet et Java ouvraient alors un territoire presque neuf. Il fallait faire sortir la technologie du laboratoire et découvrir ce qu'elle pouvait devenir dans la vie réelle.

Je ne savais pas que, près de trente ans plus tard, un objet vieux de quelque 3 700 ans entrerait sur mon chemin : le disque de Phaistos.

Deux faces. Une spirale. Quarante-cinq signes. Soixante et un groupes. Un langage que nous ne savons toujours pas lire avec certitude.

Nous avons longuement travaillé sur cet artefact. Non pour prétendre le déchiffrer, mais pour comprendre ce que sa forme pouvait encore nous apprendre.

Comment quelque chose peut-il traverser les millénaires lorsque la civilisation qui l'a produit et la capacité de le lire ont disparu ?

Et surtout :

que pourrions-nous, à notre tour, transmettre ?

De cette recherche est né le projet du Disque ZEON : un objet numérique personnel destiné à accompagner l'humain dans son chemin, son discernement et sa relation au vivant.

De Persona au disque de Phaistos, puis au Disque ZEON, je découvre aujourd'hui un fil que je ne pouvais pas voir lorsque je le vivais.

En 1997, nous cherchions déjà comment rendre une technologie vivante.

Près de trente ans plus tard, la question est devenue :

comment créer un objet numérique qui accompagne une vie humaine sans jamais se substituer à elle ?

Ce livre raconte mon histoire.

Celle du Disque ZEON reste encore à écrire.